

Henri Van Lier, ANTHROPOGENIE

Chapitre 18 - L'ethos

A. LES CHALLENGES CONSTITUTIFS

1. La torpeur et la postulation de lucidité
2. Les contrariétés du signe
 - a. Labilité et singularité, permanence et universalité
 - b. Souplesses et raideurs
 - c. Clivages et sauts
 - d. Obscurités et éclats
3. La violence des perceptions possibilisées
4. La remémoration réinterprétante
5. Le mystère de la présence-absence et le non-calcul des effets de champ perceptivo-moteurs
6. Les aléas de la rencontre
7. Les choix fuyants

B. LES PARADES CONSTITUTIVES

1. Le passe-temps de la domination
2. Les infaillibilités
 - a. L'infaillibilité mémorante
 - b. L'infaillibilité judiciaire
 - c. L'infaillibilité morale. Naturalisation de la convention
 - d. Les ressources des infaillibilités : éloquence et manipulation
3. La nécessité et la coïncidence. A priori et généralité
4. La répétition et la surprise. Citation et paraphrase
5. Le disciple et le maître
6. L'erreur commune. La trivialisation. L'argument d'autorité
7. L'invocation et l'imprécation. L'autarcie de la haine
8. L'escroquerie inhérente et l'humour
9. Le "tuning"
10. Le commerce

C. LA TRANSMISSION DE L'ETHOS : L'EDUCATION

D. LES TROUBLES DE L'ETHOS

1. La maladie mentale
2. Les causes invoquées
 - a. La part des instances et des rôles
 - b. La part des facteurs cosmologiques
 - c. La part des facteurs neurophysiologiques
3. Les thérapies privilégiées
 - a. Le changement redistributeur
 - b. L'inscription mantique et l'exorcisme
 - c. La catharsis du théâtre quotidien
 - d. La cure anatomo-physiologique

E. LES MAUVAIS ET LES BONS

L'ethos a un sens précis en éthologie. Il désigne les actions-réactions réglées d'un animal dans son milieu. En ce sens strict il n'y a pas d'ethos d'Homo, du moins dans la mesure où ce dernier, au lieu d'être enfermé dans des stimuli-signaux contraignants, est justement un primate transversalisant, et du coup possibilisateur et sémiotique. D'où chez lui des aires et des moments culturels qui divergent fort, sans compter les originalités de chaque spécimen en raison de ses singularités génétiques et de son histoire.

Cependant, les marges dont jouissent ainsi les spécimens hominiens se tiennent aussi dans certaines limites, qui tiennent aux challenges auxquels Homo constitutivement doit faire face, et auxquels il répond par des parades elles aussi constitutives. Le terme grec ethos convient alors en ce qu'il désignait des caractères spécifiques sans aucune appréciation de valeur. Le mot moeurs convient moins ; mos-moris au départ visait aussi les traits caractéristiques d'une "chose" sans appréciation morale ; mais les évolutions ultérieures du mot vers la "moralité" au sens français prêtent à confusion.

L'ethos hominien est le domaine des lieux communs ramassés en proverbes, dictons et apophtegmes. Les contes, les romans, le théâtre comique et tragique en suivent les subtilités. Et les enfants de quatre à sept ans en inspectent les aspects les plus rugueux avec le même entrain qu'ils mettent à agiter les paradoxes logiques. Ainsi, l'anthropogénie n'a pas à découvrir ce que tout le monde sait. Ni à se vouloir exhaustive. Elle a intérêt à rassembler en faisceau les traits essentiels, à souligner leur cohérence systémique, et surtout à montrer leur caractère constitutif, c'est-à-dire leur source dans le système qu'est Homo.

A. LES CHALLENGES CONSTITUTIFS

Tous les chapitres précédents sont remplis des forces et des fragilités d'Homo. Rien que sa station debout le rend déjà très vulnérable physiquement et psychiquement. Ses langages parlé et écrit ont autant d'inconvénients que d'avantages. Le in distans du Signe est puissance et angoisse. Tout cela a été rencontré de front ou de côté, et il faut y renvoyer. Mais en prendre maintenant une vue ramassée est indispensable à l'anthropogénie si elle veut comprendre certaines permanences de l'ethos hominien à travers la diversité des civilisations et des moments historiques.

1. La torpeur et la postulation de lucidité

Homo est un mammifère, c'est-à-dire que son état initial est la non-présence prénatale, de dix mois lunaires actuellement. Puis un sommeil d'un tiers de ses journées. Puis, dans sa veille même, d'innombrables moments de torpeur, d'inattention, d'incohérence. Ses lucidités sont sporadiques, hétérogènes, pulsatoires, et supposent un état particulier de sa substance réticulée, mais aussi de toute une batterie d'autres relais du système nerveux central. Même ses états d'attention (tendere, ad), de conscience, Bewusstsein (wissen, sein, be), awareness (ware, a), aandacht, etc., consistent en une succession de très

courts éveils coupés d'absences. "La pensée bat comme la cervelle et le coeur", remarquait Claudel pour justifier le caractère originel du verset : d'être "une idée entourée par du blanc".

Ceci serait commun au sort des autres animaux si, dans la perception qu'Homo a de lui-même, les fonctionnements présentiels voire présentifs n'occupaient une position saillante, donnant à croire que c'est la présence qui est première et normale, et que les absences sont des exceptions ou des bizarreries. Ce renversement tient sans doute à ce que ce sont les fonctionnements présentiels qui considèrent les autres, et non l'inverse. Et aussi au fait que la présence comme telle, étant indéfinie, et suscitant même des immortalités, spontanéités, libertés comme apparitions, tend à se situer comme omniprésence. Du reste, la batterie d'exaltateurs cérébraux de l'attaque, de la peur, du plaisir, dont Homo dispose comme mammifère, lui font déjà paraître les lucidités comme un recours toujours disponible, donc comme l'état qui "pourrait" ou "devrait" être constant, alors qu'elles sont exceptionnelles, et souvent déjà passées dans le moment où s'invoque leur garantie.

L'Occident du MONDE 2 surtout a mis l'éveil au coeur, au foyer, au sommet de ses fonctionnements. Dans le cours d'une vie, les Grecs ignoraient les années d'apprentissage et ne retenaient que l'akmè, la crête, où un spécimen hominien était censé posséder toute sa vigilance ; c'est l'âge où Plutarque commençait ses Vies parallèles des grands hommes, et où Dante aussi entame son odyssée de l'absolu, à la quarantaine, "nel mezzo del camin di nostra vita". Toujours selon la métaphore de la cime, les Latins aussi virent l'esprit vigile culminer en une "arx mentis", sorte de citadelle imprenable. Descartes, qui prétend tout envisager, même le rêve, n'envisage jamais le sommeil profond, dont la seule prise en compte eût ruiné sa postulation d'une pensée imprenable. Chez Valéry on lira encore : "A ce point pur je monte et m'accoutume, tout entouré de mon regard marin", / Et comme aux dieux mon offrande suprême / La contemplation sereine sème / Sur l'altitude un dédain souverain".

Mais la postulation de lucidité, qui culmine en Occident, se retrouve partout mutatis mutandis. Les morts africains ne quittent que progressivement l'éveil, sur deux ou trois générations après la décomposition de leur cadavre. Même le nirvana bouddhiste est un Eveil suprême promis à des Eveillés (skt. Buddha illuminé).

Aussi les moyens qu'Homo met en oeuvre pour obtenir l'éveil sont omniprésents. Café, thé, coca, stimulants chimiques de toutes sortes. Heures de lever régulières et travail réglé : "nullus dies sine littera". Organisation de "r-é-veillons", "enter-tain-ment", "ré-jouissances", aux étymologies éloquentes. Le même secouement incessant est poursuivi par les tracasseries, les petits conflits, les procès interminables et en particulier par les guerres, dont la séduction tient largement à ce qu'elles assurent la plus puissante des "mises en état d'alerte". L'essentiel des pédagogies consiste à tenir l'élève en haleine, "sur la montre" (Montaigne), "au dessus de l'ouvrage" (Pascal père). Presque toute la culture est une lutte contre la torpeur.

Cependant, tout s'inverse aussi bien, comme toujours chez Homo possibilisateur. L'anthropogénie a signalé à plusieurs reprises le rôle fécond des aires sensoriellement neutralisatrices, de l'attention flottante, de l'endormissement et du désendormissement, des fluences paraorgastiques. Pour les digestions de la remémoration, et donc aussi pour l'intelligence et le génie.

Si bien que des civilisations entières ont inclus dans leur destin-parti d'existence <6F> non pas exactement la lucidité ni la torpeur, mais l'attention flottante ; dans le monde pré-colombien il est probable qu'une torpeur droguée ait cadré avec la circulation cosmique sanguine, voire sanguinaire, des sacrifices humains. En Chine, l'ivrognerie contrôlée fut conseillée par des sages, peintres et poètes, pour mieux ouvrir aux effets de champ perceptivo-moteurs, voire logico-sémiotiques, du Tao générateur. Le tantrisme proposa une orchestration sophistiquée du préorgasme fusionnel au service de la subarticulation proliférante de l'Inde. Même en Occident, Beethoven a construit, au milieu du dernier mouvement de la IXe Symphonie, une immense plage-fusion orchestrale, correspondant au thème tout aussi immobile du dernier mouvement de sa dernière sonate. Même un musicien de la lucidité combinatoire comme Bach a exploré, dans les Variations Goldberg, le bord à bord de l'éveil et de l'endormissement, en particulier dans la stagnation voulue de neuf canons s'ouvrant depuis l'unisson jusqu'à l'intervalle de neuvième. Dans le MONDE 3 la musique de Ligeti ouvre à l'Univers par-delà le Cosmos en se réclamant des immobilités renaissantes d'Ockeghem.

Ainsi, la rêverie joue un rôle capital dans l'ethos hominien, au point d'avoir constitué un mode d'existence. Entre éveil et endormissement, entre sommeil et réveil, entre expérience et rêve, elle permet au régime cérébral endotropique de se préserver des invasions du dehors et de renforcer ses cohérences internes. Le présent référentiel y est remplacé par la remémoration (remembrance) du passé et le non-lieu ou utopie (non-lieu, topos, "ou" négatif) de l'avenir. Rythmique, elle est envahissante, compulsive, et peut porter l'existence en une fécondation indéfinie ou une débilitation impitoyable.

Rien que dans sa compatibilisation constante et risquée entre torpeur et lucidité, présence et non-présence, l'ethos d'Homo apparaît comme une circulation scabreuse. Encore pour mesurer les enjeux faudrait-il inscrire dans ce champ interactif la dépression, la turbulence maniaque, l'obsession, les hallucinations courantes, les innombrables bizarreries perceptivo-motrices.

2. Les contrariétés du signe

Les signes, ou propositions in distans, ajoutent à cette situation agonique. C'est vrai déjà des signes élaborés que sont les images, les paroles, les écrits, mais aussi, et même davantage, des signes premiers que sont les indices et les index. Or, non seulement Homo utilise des signes, mais il est littéralement constitué par eux pour tout ce qui en lui ne relève pas de l'anatomie et de la physiologie. En dernier ressort, beaucoup des étrangetés attribuées à Homo sont des étrangetés des signes en tant que signes.

a. Labilité et singularité, permanence et universalité

Les signes sont la fragilité même, étant artificiels, inadéquats, devenant partiellement ou totalement incompréhensibles avec le temps qui passe, peu transmissibles d'une culture à l'autre, voire d'une génération à l'autre. En même temps, ils ont des solidités que les spécimens hominiens n'ont pas. Le nom et le prénom d'un quidam le précèdent et lui survivent, comme le dialecte qu'il parle, comme l'habitat qu'il habite. D'autre part, beaucoup de signes sont généralisateurs. Ceci est particulièrement patent dans les dialectes qui ont des articles définis,

comme le grec et le français, et qui peuvent dire les hommes, l'homme, le chien, les tables, par quoi le contingent d'une table particulière et même de toutes les tables existantes devient un universel, presque une essence. Mais ce phénomène intervient sous d'autres formes ailleurs : l'absence d'article en chinois contribue à y faire qu'un thème (verbe, préposition, substantif, adjectif) y est d'emblée envisagé dans son essentialité indépendamment de toute classe grammaticale.

Du reste, ce sont tous les signes, imagiers, musicaux, gestuels, et pas seulement le langage, qui sont permanents et pourtant postulent une permanence et une universalité du seul fait de leur émission. En sorte qu'Homo, constitué par les signes, se saisit également glissant et général, particulier et universel.

b. Souplesses et raideurs

Les signes sont la souplessse même, dans la mesure où ils sont révisables, modulables, réinterprétables à souhait, même les indices, qui pourtant sont d'abord imposés de l'extérieur. Mais leurs raideurs sont aussi fortes. La composition musicale la plus novatrice s'inscrit dans des claviers, des cordes, des tuyaux, des tempéraments, des gammes, des échelles qui lui imposent des suites "obligées". Le philosophe génial ne peut parler qu'à partir de son idiolecte, subordonné à un dialecte, et généralement en ne faisant que manifester les latences de ce dialecte à tel moment. Rien de plus conventionnel qu'un discours anarchiste, fond et forme, ni de plus préstructuré qu'un happening. L'écriture automatique des surréalistes a produit les textes les plus prévisibles, tant il faut de préméditation pour déjouer les stéréotypes, qui tiennent justement à ce qu'il y a de types (tupteïn, tracer par frappe) et de figements (stéréos) dans tout signe, et en particulier dans les caractères (kHarasseïn, graver) de l'écrit.

La souplesse et la raideur des signes, qui sont aussi celles d'Homo constitué par eux, ne s'excluent pas. C'est la souplesse interprétative qui permet aux politiciens et aux croyants de répéter commodément "liberté", "démocratie", "droits de l'homme", "ordre social", "miséricorde divine", "providence divine", en disant chaque fois d'autres choses tout en pensant dire les mêmes. Entre eux et chacun à l'intérieur de soi. Ayant ainsi un sentiment de communion (munus, cum).

c. Clivages et sauts

Les opérations cérébrales tiennent en inductions et en clivages. Les inductions font que des neurones situés en des points voisins ou lointains du cerveau fonctionnent ensemble, presque simultanément ou en séquences serrées, de façon synodique. Les clivages font que des neurones lointains ou proches fonctionnent sans interférer trop les uns avec les autres, et cela même s'ils concernent des objets ou des actions-passions semblables.

Cela se vérifie dans la sémiotique, plus encore que dans la perception-motricité. Qu'ils soient langagiers, musicaux, imagiers, les signes sont inducteurs : un mot entraîne le mythe et le conte, un accord la symphonie, un trait le tableau. Mais ils frappent autant par leur clivage : le même cerveau peut adopter un point de vue sur un thème sans être du tout influencé par le point de vue différent qu'il adopte sur un thème immédiatement voisin ; en d'autres mots, envisager un domaine sans

prendre du tout en compte les domaines en connexion, en chevauchement, en recouvrements. Et ces inductions et clivages comportent des basculements, c'est-à-dire des passages instantanés et sans médiation d'un point de vue à un autre, d'un objet à un autre, voire d'une religion à une autre, de l'amour à la haine, parfois de manière cyclique. Les conversions spectaculaires ne font qu'illustrer les sautes des opinions courantes. Cela vaut des signes analogiques comme des signes macrodigitaux : une lettre fait basculer un mot, un mot fait basculer le monde. C'est la force du jeu de mots même si l'on a pris en compte que c'est un jeu. Les actions de la rime sont à porter au même compte. Les syllabes lâ illahâ illâ 'Lah portent presque tout l'Islam.

C'est en ce sens que chaque spécimen hominien est un orchestre presque simultanément symphonique et cacophonique. Ce n'est que depuis le XVIIIe siècle, et pour des raisons culturelles très singulières, qu'il s'imagina être un individu, d'individuum (atome, non divisé), concept qui ne passa point par la tête des Latins.

d. Obscurités et éclats

C'est une conséquence fâcheuse de la Théorie de la communication et de l'information d'avoir fait croire que les signes sont des transmetteurs de messages. Certains le sont en tout ou en partie. Mais beaucoup fonctionnent autant par leur obscurité que par leur netteté. Tels les signes que nous avons appelés absolus, parce qu'ils sont à la fois très analogiques et très macrodigitaux, comme le svastika, la croix, le tchi, le pieu fiché, la stèle, dont l'éclat tient à l'obscurité. C'est ce qu'a magnifié Piero della Francesca dans son *In hoc signo vinces* (dans ce signe tu vaincras), où le "signum" est la croix brandie qui conduit Constantin à la victoire du Pont Milvius. Mais des mots quelconques ont joué le rôle de shibboleth : le mot "Phallus" (pHallos) pour certains psychanalystes, celui de "Laïcité" ou de "Libre pensée" pour des libres penseurs, "Droite" ou "Gauche", "Nationalisation" ou "Privatisation" pour les croyants politiques.

Les spécimens hominiens participent de l'éclat (clarus, ex) trouble ou fulgurant (fulgur), foudre), étonnant (tonnare, ex) du Signe dans la mesure où ils brandissent (tirent comme un brand ou épée) les signes qu'ils sont. Ou en étant directement des signes eux-mêmes. C'est le fait des grands criminels, des conquérants, des héros tragiques, des navigateurs solitaires, du clochard. Ou plus familièrement encore d'une qualité du discours quotidien qui fait circuler des lumières et des ombres. Par quoi l'éclat est la gloire du signe, et la menace de sa décomposition. Le double sens du français "éclater", qui veut dire à la fois jaillir en lumière et en force, et se dilapider, montre cette situation.

3. La violence des perceptions possibilisées

A côté de ses somnolences vaines et fécondes, à côté des contradictions des signes qu'il est, Homo vit sous la menace de ses perceptions ordinaires. L'anthropogénie l'a signalé une première fois à l'occasion du sommeil et du rêve, chargés de digérer par mémorisation les traumatismes de la vie quotidienne. C'est que les perceptions d'Homo ne sont pas classées d'avance en stimuli-signaux, comme celles de l'animal, elles sont possibilisables, et peuvent donc donner lieu à reclivages révolutionnaires, locaux ou généraux. Mises à part quelques "bonnes formes" (des résultantes de champ stables) qui s'imposent à lui de façon impérative, un spécimen hominien devant un même paysage peut l'organiser

de mille manières simplement en y mouvant les yeux, en variant physiquement ses angles de prise, mais aussi sans bouger les yeux, en en faisant varier cérébralement les points focaux, les référentiels, les grilles de lecture.

La grande panique d'Homo, percepteur possibilisant, ce n'est pas alors de voir basculer ses valeurs, c'est-à-dire les choix qu'il opère d'ordinaire, inconsciemment ou délibérément, ni de faire quelque incongruité sociale, sexuelle ou autre, c'est de rencontrer le Boojum entrevu par Lewis Carroll à la fin de sa Chasse au Snark. La meilleure définition du Boojum fut sans doute donnée par les scolastiques visant la matière première d'Aristote : "quod neque est quid, neque quantum, neque quale, nec aliud quidquam eorum quibus ens praedicatur vel determinatur" (ce qui n'est ni quelque chose, ni une quantité, ni une qualité, ni rien d'autre de ce qui peut recevoir un attribut ou une détermination). Sartre, rendu particulièrement sensible à cet égard par sa vision de borgne (par un trou de serrure, insiste-t-il), envisagea, dans une page décisive, des "quasi-relations de l'en-soi", auxquelles fait écho sa description nauséuse d'une racine du Jardin des Plantes. L'artiste extrême est sans doute celui qui a un peu moins peur du Boojum que les autres. Et qui prend même quelque plaisir à jouer à cache-cache avec lui.

4. La remémoration réinterprétante

L'anthropogénie a assez remarqué comment le cerveau d'Homo enregistre et digère des performances en situation dans la circonstance, et comment donc sa remémoration est souvent trouble, alors qu'elle ne l'est pas chez les autres animaux. C'est que chez lui le situs s'adjoint le in distans d'une situation, et que de plus la situation fonctionne dans une circonstance. Cette dernière est plus fragile encore que la situation. Elle est plus loin de la performance, elle est davantage mêlée d'affects, enfin elle échappe aux contrôles de l'effectuation réitérée.

Ainsi, le souvenir, cette mémoration qui engage justement la circonstance, est largement faux. Et cela d'autant plus qu'il est plus convaincu. C'est l'ambiguïté du témoignage, quand le témoin est à distance de l'événement, ou même sous le coup. La conviction du témoignage, son manque d'hésitation de forme et de contenu, mesure d'ordinaire à quel point il a été reconstruit ou simplement instruit par la digestion mémorative. (Peirce et Valéry, observateurs d'eux-mêmes, y ont tous deux insisté.)

5. Mystère de la présence/absence et non-calcul des effets de champ perceptivo-moteurs

De tous les vivants connus de nous, Homo est celui qui est le plus présentiel-absentiel. Et, d'autre part, celui pour qui, en raison du Signe, de ses prises, de ses effacements, de ses glissements révélateurs, de ses différAnces, la présence-absence fait non seulement problème, c'est-à-dire une question jetée devant (balleïn, pro) plus ou moins soluble ou insoluble, mais mystère, c'est-à-dire une distance infranchissable, non formulable ni même vraiment pointable, et pourtant occasionnée sourdement ou vertigineusement, en tout cas avec fréquence et récurrence. Au point que c'est surtout sa relation à la présence-absence qui fait l'essentiel du fantasma fondamental d'un spécimen hominien. Et que toutes les cultures montrent des fonctionnements présentifs. Cela aussi est pour Homo source de béatitudes et d'affres, en des mélanges étrangement dosés.

D'autre part, rien n'est moins communicable que les effets de champ. (a) Certains spécimens hominiens très sensibles aux effets de champ logico-sémiotiques sont insensibles aux effets de champ perceptivo-moteurs. (b) Parmi ceux qui sont sensibles à ces derniers, certains sont sensibles aux effets plastiques et sourds aux effets musicaux, et inversement. (c) Etre sensible à la musique n'implique pas la perception de telle musique : Saint-Saëns était sourd à Wagner. (d) Deux spécimens croient voir ou entendre les mêmes choses, alors qu'ils voient et entendent des choses toutes différentes, ou encore croient diverger alors qu'ils convergent. (e) Il n'y a aucun moyen de noter adéquatement les effets de champ ni en musique ni en littérature, et moins encore dans la danse ; en sorte qu'à cet égard, la lecture historique la plus consciencieuse est toujours approximative ; et, si la peinture, la sculpture, l'architecture échappent au problème de la notation, elles se dégradent inexorablement, ce qui en perturbe les effets de champ. (f) Il n'y a aucun moyen d'enseigner directement les effets de champ, ou d'en discuter de façon contraignante. (g) Et répétons utilement que nous ne savons plus ce qu'était la diction de Villon, que le piano de Mozart n'était pas accordé selon le même diapason que les nôtres, n'avait pas la même largeur des notes, etc.

En même temps les effets de champ demeurent ce qu'il y a de plus fondamental dans l'existence, et leur partage est le fondement et le lieu des communions, communications et consensus essentiels. Ils ont été la source de guerres incessantes, plus que les intérêts et les idées. Les peuples font la guerre parce qu'ils ne peuvent pas "se sentir", et justement ils ne peuvent se sentir que quand ils partagent assez les mêmes effets de champ perceptivo-moteurs ou logico-sémiotiques. Et les mêmes privilèges de la présentivité.

6. Les aléas de la rencontre

Dans les autres espèces animales, le partenaire, la proie, le prédateur sont clairement définis dans le cadre des stimuli-signaux. Au contraire, derrière chaque front hominien, il y a un cerveau possibilisateur qui oblige à des supputations (putare, sub) toujours risquées.

Le behaviorisme a judicieusement repéré des perceptions et des motricités communes. De même, les affaires (facere, ad) permettent un échange vérifiable, et c'est d'ailleurs cette vérificabilité relative dans l'échange qui définit l'objet comme marchandise, "merx" (échangeable). Un des nombreux attrait de la guerre est qu'elle offre quelque confort dans la délimitation au moins imputée de l'ami et de l'ennemi, du lâche et du héros. Des compréhensions (prises ensemble) naissent aussi dans le compagnonnage (partage du pain), la communauté (partage des tâches), la collaboration (partage du travail), la collocation (partage de paroles), l'accouplement (partage dyadique des corps).

Mais d'immenses domaines demeurent incommunicables, fermés, en particulier en ce qui concerne les effets de champ logico-sémiotiques, et surtout perceptivo-moteurs, ou encore la présence-absence. Sans compter que la moindre variation de point de vue ou de mot fait là basculer tout. Le piquant de la rencontre, phénomène hominien par excellence, est que chacun y ignore non seulement quel est le système de l'autre, mais encore quel point de vue l'autre adopte en cet instant précis à l'intérieur de

son propre système. Ceci prend toute sa force quand deux spécimens se re-
en-contrent par dessus les clivages majeurs qu'établissent entre eux les
civilisations, les dialectes, les religions, les unités d'alliance, les
peuples.

7. Les choix fuyants

Parmi les challenges existentiels d'Homo on fera encore une place
importante au champ des questions peu solubles. Il arrive que des
spécimens hominiens s'en accommodent, et même y trouvent un bonheur
d'occupation et de préoccupation. Ainsi dans les sciences de la nature et
dans les techniques de toutes sortes.

Mais plus déstabilisantes sont les impuissances ressenties dans les
domaines où apparemment Homo devrait être maître. Ainsi de l'éducation.
Des programmes économiques et politiques. Et en particulier du droit. Une
loi écrite tient en signes peu nombreux qu'il suffit de quelques traits
de plume pour modifier, améliorer, porter à la perfection, mais son
contenu est d'ordinaire à la fois raide et approximatif. (a) Cela tient à
la matière traitée. A partir de quel moment un foetus passe-t-il de la
forme végétative et animale à la forme rationnelle, et donc quand
devient-il un sujet de droit à défendre contre sa mère, autre sujet de
droit? Plus trivialement, ne pas rouler à droite sur une autoroute
entraîne des engorgements sur les bandes à trafic rapide ; se rabattre
régulièrement à droite multiplie les changements dangereux, quelle
moyenne imposer? (b) Lorsque le contenu légal est établi, la
jurisprudence est à son tour multiple. (c) Enfin, les rapports entre
législation et jurisprudence sont eux-mêmes sujets à variations extrêmes.

Ainsi, dans toutes les matières qui lui importent, Homo non
seulement n'a pas d'instincts, mais il a la frustration de ne pouvoir
produire aucun édifice prescriptif vraiment pertinent. Et il sent au
moins confusément que ses principes les plus généraux sont l'expression
transitoire d'intérêts particuliers : l'appel à l'internationalisation
des "droits de l'homme" a été pour les Occidentaux, entre 1970 et 1995,
outre une satisfaction morale et esthétique au sein de leur propre
système, une défense contre la concurrence des moindres coûts de
production. De même, la présente "mise à part" de cette
internationalisation (Bangkok 1997) répond à un autre moment de la
globalisation des économies.

Les traités montrent au mieux les nuances de cette situation. Les
parties contractantes n'en dominent généralement pas les termes, et moins
encore les conséquences ; et elles savent qu'ils ne seront pas respectés
à la lettre. Mais enfin ils auront été conclus, ce qui crée certaines
convections larges et certaines limites minimales qu'on espère utiles. Et
surtout, ils auront été négociés, ce qui aura créé, par les longueurs et
les méandres de l'interlocution et du théâtre social, un minimum de
compréhension entre les parties, et en particulier leur aura fait prendre
conscience qu'elles n'ont pas fatalement avantage à ruiner l'adversaire
ni avant ni pendant ni après l'accord. La séance négociatrice, comme la
séance psychanalytique, vaut tellement par elle-même que, dans
certains cas, elle ne vise pas l'accord le plus rapide : ainsi des
traités SALT 1 et 2 (Strategic Arms Limitation Treaty). Bien plus, ce
n'est pas parce que les parties contractantes jugent d'avance que les
termes d'un accord seront impraticables que l'accord est vain : ainsi de
certaines conventions européennes sur les assurances autour de 1990.

Sans que l'action politique et économique, qui importe le plus aux groupes hominiens, soit franchement non sense, on conviendra qu'elle est extrêmement inconfortable pratiquement et théoriquement, de facto et plus encore de jure, et qu'elle ajoute aux challenges fondamentaux d'Homo.

* * *

Pour finir, dans les difficultés existentielles d'Homo, ne faudrait-il pas noter encore ces caractéristiques qui dérivent directement de sa condition de primate : la jacasserie, la contrariété incessante, la pulsion de l'emporter, le goût du brouhaha?

Mais il se pourrait aussi que ces difficultés-là soient superficielles, et servent surtout d'écrans aux challenges qui ont été développés ici. Car il est moins profondément concernant d'affronter les rixes et les guerres vraies, de s'assourdir de débats sur les mérites respectifs de telle ou telle idée, que de reconnaître comme constitutives d'Homo, comme doit le faire l'anthropogénie, l'inattention congénitale, les contradictions du signe, les perceptions traumatisantes, la tromperie du souvenir, les opacités de la rencontre, la fuite des choix.

B. LES PARADES CONSTITUTIVES

Les challenges hominiens fondamentaux ont suscité partout, et sans doute très tôt, des parades qu'on retrouve dans toutes les communautés et sociétés dont l'écriture nous a laissé des témoignages, mais qu'on rencontre autant, moyennant quelque attention, dans les communautés et sociétés sans écriture.

1. Le passe-temps de la domination

Les biologistes caractérisent Homo comme superprédateur, marquant par là qu'il se trouve au sommet de toutes les chaînes proie-prédateur-proie, etc. Le terme est malheureux, parce qu'Homo transversalisant et possibilisateur est parfois rostral-caudal, comme quand un paysan veut repousser la limite de son champ ou qu'un automobiliste accélère uniquement pour dépasser celui qui est devant lui, mais d'ordinaire ses prises et ses accroissements sont embrassants, pénétrants, globalement réorganisateur, passant d'un niveau d'approche à un autre. D'autre part, Homo étend ses prises à tout, au proche et au lointain, au présent et à l'avenir, au visible et à l'invisible, au facile et au dangereux, à l'avantageux et au désavantageux. C'est à tout cela que répondent les notions de conquête (quaerere, cum) et de domination (dominium, dominus). Par quoi Homo sapiens sapiens, bien plus que comme simple superprédateur, est une sous-espèce extrêmement destructrice des autres, mais aussi d'elle-même, voire de la Planète qui la soutient.

Aujourd'hui, il ne conquiert plus de nouvelles terres et de nouveaux océans, mais il marque et surmarque indéfiniment ceux qu'il a déjà conquis. Et ceci dégage une caractéristique générale : les prises d'Homo tiennent moins profondément en accaparements qu'en clivages et reclivages. La vraie division politique n'est pas celle des exploités et des exploités, des esclavagistes et des esclaves, des colons et des colonisés, mais bien celle des cliveurs et des non-cliveurs, ce dernier

terme couvrant ceux qui sont clivés par les autres, ou radicalement ceux qui n'ont pas accès aux décisions de clivage.

Dans tout cela, ce qui intéresse l'anthropogénie ce n'est pas tellement la puissance brute ainsi acquise. Mais plutôt la manière dont la conquête résout les challenges constitutifs d'Homo en le détournant de ses mystères insupportables et en absorbant l'essentiel de son temps et de son espace. L'ingénieur de l'ingénierie généralisée d'aujourd'hui se propose assez de conquêtes et de dominations petites ou grandes pour que ses discrédits en tant que spécimen hominien n'aient pas le temps de se manifester, dissoutes dans des poussées rostrales et surtout transversales qui les couvrent en tous sens. En d'autres mots, il se distrait de ses mystères en multipliant ses problèmes. L'expression devenue courante : "Pas de problèmes!" (No problem!) insinue bien, dans le behaviorisme ambiant, que l'absence de problème est une réponse à tous les questionnements.

2. Les infaillibilités

a. L'infaillibilité mémorante

La digestion nerveuse et cérébrale qui transforme les situations et les circonstances passées, et qui fait sans doute éprouver sourdement aux spécimens hominiens que leurs souvenirs sont illusoire ou en tout cas problématiques, est en même temps partout exploitée par eux pour postuler une infaillibilité mémorante et une continuité psychique.

En effet, retravaillés par la mémoration, les événements antérieurs forment une certaine unité qui permet de soutenir que "c'était bien ainsi" puisque cela concorde avec tout le reste à ce moment, par avant et par après. Du même coup, par cette unité de performance en situation dans la circonstance sur un horizon (1B2-3>, se postule un certain "je" ou "moi" ou en tout cas un "quelqu'un ici qui n'est pas les autres". Ceci répond aux requêtes fonctionnelles de la collaboration, du compagnonnage, de la communauté, de la société ; mais aussi au passage du plaisir aux plaisirs et à la jouissance. La jouissance qui à la fois exige cette unité et l'entretient.

La remémoration unificatrice a tenu à des métaphysiques, à des ontologies, à des épistémologies particulières, et c'est Homo occidental qui est allé le plus loin dans ce sens. Sur la voie du païen Plotin et du chrétien Augustin, Descartes et Bergson ont doué le spécimen hominien d'une "substance pensante" ou d'une "durée concrète" survivant à tous ses "accidents". Cela a concordé avec un salut et une damnation pour l'éternité ; avec un Droit où des "témoins" sont censés se souvenir de situations et de circonstances à plusieurs années de distance ; où l'accusé est jugé responsable ou irresponsable de ses actes. Des temps de prescription furent prévus, mais en réservant des cas spéciaux, comme "les crimes contre l'humanité".

Ailleurs, la mémoration fut peu crédible. Si le châtement se transmettait souvent de génération en génération, c'était justement que la faute n'était pas intériorisée dans la "durée concrète" d'une âme ou d'un esprit censé intimement mauvais, et consistait seulement en une tache ou une impureté transmissible par contact : "que son sang retombe sur nous et sur nos enfants". Corrélativement, les consistances du quelqu'un, du chacun (chaque un), du X-même étaient moindres. Dans l'Afrique noire traditionnelle, il cessait après trois ou quatre

génération de se souvenir des autres et de soi. Inversement, la métempsychose indienne inventa une mémoration si immense et si vague que si elle continuait après la mort, elle commençait avant la naissance. Même l'Occident a connu des permanences de responsabilité et des immortalités plus modestes que la chrétienne : celle de la gloire (Rome), celle de l'oeuvre ("exegi monumentum perenne"), celle du nom transmis (la noblesse), celle des descendants qui "deviseront ensemble" (Pantagruel), celle des idées dont on attend qu'elles "fassent leur chemin" (francs-maçonneries), celle des générations futures qui "cueilleront les fruits du travail présent" (stalinisme), etc.

Mais partout on postula des infaillibilités ou du moins des continuités mémorantes minimales. Elles furent encouragées et soutenues par les apparitions de la présence-absence : l'éternité, la simultanéité, l'infinité et universalité, la spontanéité, la liberté, la subjectivité.

b. L'infaillibilité judiciaire

L'infaillibilité du jugement contrôlé va de pair avec celle de la mémoire contrôlée, et il est donc normal que ce soit Descartes, si soucieux d'assurer l'exercice adéquat de la mémoire dans la démonstration mathématique, qui l'ait postulée avec le plus de force : "Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont."

Assurément, Descartes et ses lecteurs parlaient le français, un dialecte qui, par son accent canonique sur la dernière syllable du groupe phonétique, par sa sémantique semi-abstraite, par sa syntaxe très redondante, confortait presque invinciblement ses locuteurs dans la sécurité de leur clairvoyance. Aussi, peu après Descartes, La Rochefoucault remarquait autour de lui que "chacun plaint sa mémoire et non son jugement" (encore la mémoire dont on se plaignait était la mémoire de performance, comme de retrouver un nom propre, non celle de souvenir, sans laquelle le jugement infaillible n'eût pas été possible). L'empirisme anglais fut plus modeste : à la place d'un "sens bon", il ne postula qu'un "sens commun" (common sense), mais toujours infaillible.

Du reste, sans même avoir besoin de ces généralisations occidentales, tous les spécimens hominiens n'ont jamais douté de leur jugement dès qu'il s'agissait d'avoir raison en matière de sol, de pêche, de chasse, de moeurs. Chaque ordre religieux, si haut qu'il ait porté la charité ou l'équité, a toujours eu raison, sur les points en litige, contre tous les autres ordres religieux. Et c'est leur infaillibilité judiciaire que ressassent à tous les carrefours du monde les compères et les commères.

C'est là une pratique hominienne obligée. Un jugement est la résultante de l'état perceptivo-moteur et logico-sémiotique d'un cerveau d'Homo à tel moment-état. Ce cerveau n'a guère de chance de pouvoir prendre de distance sur ce moment-état. On peut y voir une faiblesse, puisque ainsi il se trompe en ne le sachant pas, ou peu. Mais aussi une force, puisque pour autant sa foi lui fait transporter les montagnes. Ainsi, pour son confort et son bonheur, le chrétien christianise, le rationaliste rationalise, le psychanalyste psychanalyse, l'ingénieur ingénierise, et le franc-maçon maçonne la fine pointe du progrès social.

c. L'infaillibilité morale. Naturalisation de la convention

Le moralisme est la forme la plus ostensible et la plus compulsive de l'infailibilité judiciaire. Il a un objet restreint, les mœurs et la culpabilité, assez particulier pour en faire, contre les challenges constitutifs d'Homo, une parade à part. A propos des "mœurs", Homo a produit trois attitudes majeures que l'anthropogénie doit d'abord articuler.

(1) En latin classique, *mos-moris-mores*, que nous traduisons par "mœurs", désigne des caractères typiques, voire des caprices individuels, sur lesquels on ne porte pas de jugement de valeur ; et il en va de même de *moralitas*, qui désigne le caractère d'un acteur, bon ou mauvais, et n'a donc rien de commun avec notre "moralité". Va de pair avec cette notion, une *culpa*, d'où vient notre "coupable", mais qui à ce moment est seulement un manquement aux "mores" de la cité à laquelle on appartient, sans impliquer l'idée d'une "faute intérieure" et d'une "responsabilité morale" ; la *culpa* latine est à ce moment une affaire de malversation. Tel est le couple notionnel fondamental, qui se retrouve un peu partout dans le monde.

(2) Vont alors intervenir deux circonstances singulières, dont témoigne le latin ultérieur. D'une part, la mise en place de l'*anima* latine, qui va aller se creusant et se retournant de plus en plus sur soi jusqu'à contribuer à mettre en place l'intériorité chrétienne. D'autre part, l'exaltation de la cause efficiente comme volonté aboutissant à l'idée d'un Dieu créateur, si bien que le monde sera censé procéder d'une intelligence, qu'à ce compte il actualisera une loi naturelle, que s'écarter de cette loi sera non seulement une faute contre les mœurs de la cité, mais contre l'ordre du monde, et de la volonté divine qui l'a créé. De l'intériorité et de la naturalité de la loi va naître alors un péché, *peccatum*, lequel est non seulement une erreur ou une gaffe de fait, un manquement, une maladresse, mais une perversion intérieure, résultat d'une volonté mauvaise, supposée en contact avec une volonté mauvaise absolutisée et hypostasiée, Satan. Le coupable est alors responsable (*spondere*, re, promettre en retour), en ce sens que ses actes procèdent de l'intime de son vouloir ; sans quoi il ne serait pas responsable, mais un malade physique ou mental. La *culpa* avait changé de sens. La culpabilité aussi.

(3) La notion de péché (*peccatum*), liée au Dieu chrétien créateur et juge, perdit de son crédit avec l'entrée en scène du rationalisme, athée ou non. Mais les idées de faute intériorisée, et sans doute aussi d'une universalité, sinon d'une naturalité du droit, demeurèrent, soutenues par l'idée d'infailibilité d'examen. Les "salauds" de Sartre n'y échappent pas, et ceux qui en Occident invoquent aujourd'hui des "Human Rights", et surtout des "Droits de l'homme", leur trouvent d'ordinaire assez de fondement dans une "dignité de la personne humaine" pour mal comprendre que les Asiatiques et les Africains, sauf intérêt local, les trouvent saugrenus. Même la morale laïque, qui se réduit souvent à quelques conventions de bon ton, se perçoit d'ordinaire comme fondée dans une certaine nature, et du moins dans davantage qu'une simple convention-règle sociale facilitant la collaboration, la communauté, l'interlocution indispensables à la compétitivité de certaines sociétés industrielles. La naturalisation de la convention est du reste une parade constitutive d'Homo à ses challenges constitutifs.

Pour prévenir les confusions, il faudrait donc dans ces derniers cas, (b) et (c), parler de fautes et de culpabilité occidentale, romaine,

chrétienne, rationaliste. C'est cette dernière que rencontre d'ordinaire la psychanalyse sous l'appellation de culpabilité névrotique. Et c'est par rapport à elle que des Africains se sont définis comme "an-amartasiques". (Le mot, dont on voit bien la visée, n'est pas très heureux, puisque l'amartia grecque ressemblait à la première culpa latine, - la simple gaffe, - et nullement au peccatum chrétien ni à la faute morale laïque.)

Malgré ses différences, l'infailibilité moralisatrice inhérente à Homo a été aussi productive que l'infailibilité judiciaire et l'infailibilité mémorante. Les journaux, les reportages, les feuillets télévisés et les tabloïds en sont pleins. Pas d'Hymne à la Joie de Schiller et donc pas de IXe Symphonie de Beethoven sans le moralisme de Rousseau, relayé par Lessing et Pestalozzi, puis par Kant, Schelling et Fichte, croyant tous, longtemps avant Marx, au dépérissement de l'Etat, c'est-à-dire à ce grand jour où les spécimens hominiens se régiraient par la "raison" (Verstand), sans le secours d'une autorité extérieure, selon le programme de l'Aufklärung allemande. L'Ancien Testament et le Coran sont pleins de considérations moralisantes, comme les discours de Hitler et les Ecrits de Lacan. Sade prêcha les splendeurs du crime absolu avec des accents de baptiste.

Somme toute, les seuls à avoir échappé largement au discours moralisateur ont été quelques rares spécimens hominiens qui ont proposé des "voies" ou "tao", comme le Tao Te King. Ou encore ceux qui se sont donné comme des voies eux-mêmes : le Bouddha des récits ; le Socrate de la fin du Banquet de Platon, qui n'est pas une doctrine, mais un homme-chemin, un homme-existence, nous explique Alcibiade ; le Jésus des Evangiles : "Je suis la voie...". Typiquement, les Bonnes Nouvelles, ou Evangiles (angueleïn, eF), ne comportent pas de condamnations sinon justement des moralisateurs, les Pharisiens, dits hypocrites au sens grec, c'est-à-dire histrions. Là aucun discours contre l'adultère, le viol, l'avortement, l'esclavage, la guerre ("Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre"), les impôts ("Rendez à César ce qui est à César"). La richesse est suspecte ; vers le Royaume elle est une voie étroite, comme "le chas d'une aiguille pour le corps d'un chameau", mais pas une voie barrée, si l'on comprend chas et chameau selon le discours proche-oriental. Pour le reste, l'essentiel tient en béatitudes ("Heureux ceux qui..."). Et en paraboles ouvertes à tout souffle de l'esprit.

Que ces voies soient exceptionnelles et bien hasardeuses dans l'espèce d'Homo se confirme du fait que les confessions religieuses ou philosophiques s'en réclament et les éludent à la fois : le Banquet fut longtemps traduit sans l'éloge de Socrate par Alcibiade, jugé inintéressant et sans doute compris pleinement pour la première fois il y a un demi-siècle par Robin. En même temps, l'ébranlement radical et durable que provoquèrent rarement mais universellement ces voies à travers le bouddhisme, le platonisme, le stoïcisme, le christianisme, etc. pourrait indiquer qu'elles touchent dans Homo une dimension fondamentale, bien que cachée, labile, indescriptible, tout comme la présence-absence avec laquelle elles interfèrent. Dostoïevski a eu l'audace unique d'approcher cette dimension de la folie sage dans son Aliocha des Frères Karamazov.

Situé à la charnière du MONDE 2 et du MONDE 3, Bergson fut dans une position favorable pour apercevoir combien les prescriptions morales sont des formalisations après coup de choix existentiels préalables, c'est-à-

dire du "trahit sua quemque voluptas" d'Augustin, où voluptas renvoie à velle, vouloir, désirer. A cette attitude prescriptive, qu'il appela morale statique, il en opposait une autre, dite morale dynamique, qui correspond assez aux "voies".

d. Les ressources des infaillibilités : éloquence et manipulation

Il y a plusieurs sortes d'éloquence. (a) L'éloquence ponctuellement orientée de Démosthène voulant convaincre les Athéniens de défendre Olynthe dans ses Olynthiennes, et de contrecarrer plus généralement les visées de Philippe de Macédoine dans ses Philippiques ; ou de Pascal voulant démonter le système moral qu'il croyait être celui des Jésuites. (b) L'éloquence secrète et diffuse d'Auguste dans Antoine et Cléopâtre, dont les paroles et les gestes inventent et instituent d'instant en instant une politique nouvelle, l'empire romain ; de même que celle du pédagogue qui induit l'enfant (agogein, pais) dans sa société. (c) L'éloquence par laquelle tout spécimen hominien organise, réorganise, conforte de phrase en phrase, de geste en geste, de rêverie en rêverie, sa propre structure et sa propre texture cérébrales et corporelles.

Dans ce dernier cas on poursuit parfois un intérêt (esse, inter, faire la différence), mais la plupart du temps une cohérence (herere, cum, tenir ensemble), souvent contre les intérêts. Car la première chose que poursuit le computer bioélectrochimique qu'est le cerveau c'est sa cohérence avant même sa survie. Le soldat qui meurt au front le fait pour des raisons de cohérence individuelle ou groupale, non pas d'intérêts. Il y a plus de suicides par cohérence que par désespoir. A moins que le désespoir soit une forme de cohérence.

Ces trois éloquences - orientée, institutrice, constitutive - supposent l'argumentation, avec ses dispositions de logique, de vérités seulement approchées, et surtout de phonosémie et de phrasé. Toutes trois, et surtout les deux dernières, sont affaire davantage de sens (pluriel et singulier) que de significations, et tiennent donc moins en des morphèmes originaux qu'en quelques indexations et index, soutenus par des morphèmes vagues : "démocratie", "liberté", "valeurs", etc. Ce qu'attend le croyant religieux, politique ou économique des prédicateurs de sa foi c'est que des inflexions de discours et de geste confortent sa topologie, sa cybernétique, sa logico-sémiotique, son goût présentiel-absentiel, voire son fantasme fondamental, singulier ou groupal. Et la voix intime qui poursuit le discours intérieur de chacun fait le même travail endotrophiement.

Les diverses éloquences concernent la vérité en tant qu'elle est l'établissement de degrés de correspondance entre les Signes, le Réel et la Réalité (la Réalité étant le Réel apprivoisé par les signes. Deux extrêmes ont été pratiqués à cet égard par l'Afrique noire et l'Occident.

L'Africain noir, dans sa parole, sa musique et son geste, exerce une Réalité-Réel qu'il mesure selon l'efficacité rythmique, généralement zigzagüe, qu'il produit et qui le produit en retour. Ceci concorde avec une civilisation sans "vérification" (facere verum) par l'écriture. Tisseur de signes gestuels et parlés, le parleur-gesticulateur ne saurait ni dire la vérité ni mentir. Ou, plus exactement, un taux de "mensonge" et de "vérité" suffisamment ostensibles mesure à chaque instant l'interlocution et l'intergeste en un partenariat de l'émetteur et du récepteur qui n'est pas vraiment un vis-à-vis. Rien n'étonne davantage l'Africain peu occidentalisé que des

spécimens hominiens croyant à un couple fixe vérité/mensonge, vu qu'ils commettent à ses yeux l'erreur ontologique-épistémologique d'enfermer le Réel dans une Réalité, et l'erreur pratique (tactique, stratégique) d'avoir un système moral fixe qui une fois déchiffré permettent de les mener par le bout du nez.

L'Occident représente l'autre extrême, ayant postulé qu'il pouvait enfermer le Réel dans une Réalité. Cela tint d'abord à l'héroïsme logique des Grecs et à leur passion du tiers-exclu : l'étant est, le non-étant n'est pas ; à leur artisanat analytique-synthétique, où toute solution éclatait comme valable ou non valable ; à leurs systèmes de contrats et en particulier d'assurances de frêt, dont les termes précis ne pouvaient être dénoncés sans grands inconvénients. Dans le même sens, à Rome, même si l'honestas fut plus honorable qu'honnête, la tendance à l'intériorisation de la consciencia tendit à faire juger rigoureusement de soi par soi, en attendant que le Dieu des chrétiens sonde les reins et les coeurs. L'ingénierie introduite par le christianisme cocréateur depuis l'an 1000 confirma les exigences de vérificabilité des matériaux et des protocoles, et conséquemment on attribua un rôle toujours plus décisif au développement de la monnaie, l'échangeur neutre universel éminemment comptable, et qui mit hors jeu certaines tricheries naïves. L'imprimerie de codex invita à des confrontations d'énoncés, qui suggéraient l'idée d'énonciations cohérentes et incohérentes. Pareillement écrits et multipliés, les traités et les contrats furent contournés mais dans un cadre invocable, opposable, rééchelonnable. De partout la convention non observée devint une trahison, ou du moins une dénonciation.

Entre l'Afrique et l'Occident, les autres civilisations planétaires, - japonaise, chinoise, indienne, américano-ibérique, islamique, hébraïque, - ont pratiqué tous les intermédiaires. Mais, en fin de compte, pour des raisons qui tiennent aux pouvoirs et aux faiblesses du Signe, aucun groupe hominien n'a échappé à quelque éloquence et quelque manipulation. L'Occident, qui valorisa le plus l'honnêteté, s'ouvre sur la figure d'Ulysse polumathès, aux mille tours. Et le français dit bien que toute phrase hominienne a un certain tour, ou façon de tourner les choses.

En fin de compte, seules les sciences archimédiennes, indexations pures des indexables purs, ont introduit dans l'anthropogénie la vérité contrôlable. C'est pourquoi elles furent mises hors jeu à peine nées, et il fallut 2 millénaires et des circonstances très particulières pour qu'elles s'imposent. Après quoi il fallut encore trois siècles, le XVIIe en physique, le XVIIIe en chimie, le XIXe en biologie, pour qu'elles échappent définitivement à des alchimies et des vitalismes qui leurs étaient étrangères.

En contraste, les dites "sciences" humaines sont presque toujours demeurées éloquentes, manipulatrices, paradoxales, cherchant l'apoptegme. Sans doute parce que les indexables y sont moins contraignants. Mais aussi parce qu'elles touchent à l'existence quotidienne où Homo attend plus de cohérence et de jouissance rythmique que de vérité. La littérature psychosociologique contemporaine continue d'ordinaire, sous des déguisements scientifiques, les ouvrages d'édification d'autrefois.

Etant donné l'ethos d'Homo, il y a une recette du succès en sciences humaines. C'est l'excessif, le flou, le différent, la

formulation relativement difficile de truismes, où l'animal possibilisateur a le plaisir de découvrir ce qu'il sait et veut déjà. Là les signes renvoient à d'autres dans des suites sans fin d'interprétants ; ils semblent apporter un message infini ; leurs fonctionnements s'annulent au profit de leur présence-absence ; ils s'effacent devant l'autre et l'Autre, dans des équivalences au Même. Et du même coup s'entretiennent des ré-vélations, ou propositions de choses comme voilées et partiellement dévoilables, avec des complaisances dans le moment différé du dévoilement, en un strip-tease qui fascine d'autant plus qu'il se rapproche du vide, du rien-dire exalté comme dire suprême. En très grand, cela a donné Nietzsche. En petit, Roland Barthes.

C'est la singularité de Freud d'avoir pris en tous points et constamment le contre-pied de cette formule, par la franchise d'une formulation qui permet de déterminer en chaque cas les modes de vérité pratiqués. Ce qui a contribué sans doute à le situer comme "voie".

3. La nécessité et la coïncidence. Apriori et généralité

Pris entre la labilité, la stabilité et la possibilisation des signes, Homo, animal signé, a déployé des trésors d'ingéniosité pour créer du nécessaire, c'est-à-dire pour se faire croire qu'il pouvait non seulement remonter (descendre) de l'être au possible (ab esse ad posse valet illatio), mais aussi descendre (remonter) du possible à l'être.

Le nécessaire a deux degrés. Celui de l'anankè grecque, de l'inévitable. Mais aussi celui, sans doute plus essentiel à l'anthropogénie, de ce dont la possibilité implique l'être, ou encore de ce dont l'existence est impliquée par l'essence, ou l'idée, ou le concept. En ce cas, le signe devenu souverain décide de l'existence des choses. L'Occident a poussé ce désir à l'extrême, finissant avec Leibniz par postuler de tout événement, si insignifiant fût-il, une "raison suffisante". Mais partout Homo possibilisateur a tout fait pour échapper lui-même à la contingence, à l'éventualité de pouvoir être et ne pas être, insupportable à l'universalisation inhérente au signe. Nous avons l'infailibilité morale requise par l'infailibilité mémorante et judiciaire d'Homo, mais elle est aussi la façon la plus courante d'inscrire son existence dans quelque nécessité des choses : il "faut" faire ceci et "il ne faut pas" faire cela. La propension à considérer la loi conventionnelle comme naturelle procède du même mouvement.

Homo n'en a été que plus frappé et perturbé par la coïncidence, ce cas singulier (casus, cadere, tomber) où des éléments appartenant à des séries homogènes ou hétérogènes créent un événement (venire, ex, se mettre en ressaut) rien qu'en tombant <cadere> dans <in> ensemble <co>. Chaque moment de civilisation a souligné un aspect de ce phénomène basal. (a) La tukHè grecque y préleva la rencontre (tunkHaneïn, buter sur), comme il convenait à une culture rostrale : pour créer les événements, le klineïn (incliner, dévier) de Démocrate fait ainsi se rencontrer les atomes censés tomber dans le vide. (b) Le sort (sors) latin en a surtout remarqué le tirage <au sort> (sortiri, tirer un élément dans un tas), comme il convenait à une culture de l'équilibre latéral. (c) Le hasard arabe en fit une affaire de faces de dés (az-zahar), dans la logique d'une culture de la transcendance non médiatisable. (d) La chance médiévale romaine insista sur la chute (cadentia) du dé et son application sur son support, dans la mouvance d'une culture devenue mécanicienne cocreatrice. (e) Le Zu-fall germanique (néerl. toe-val) continua ce sens, tandis que le Wurff (jet) allemand insista sur le

lancement du dé. (f) La roulette exprima bien que le cours des choses est un roulement, comme les rôles <1F2>.

Si la nécessité fut divinisée (Dieu est l'être nécessaire chez Leibniz) ou diabolisée (les Parques grecques), la coïncidence le fut aussi, vu que les deux appartiennent aux mêmes rapports fondamentaux entre l'être et les possibles. Chez les Romains le sort relevait d'une déesse, la Fortuna, dont le nom est passé à l'argent, l'échangeur neutre universel, apparenté au dés parce qu'il est, comme eux, justement neutre et chanceux. Muée en baraka, la chance flirta avec une élection par les forces occultes. Parler de hasard, c'était jusqu'à hier et peut-être encore aujourd'hui ouvrir la métaphysique : "Jamais un coup de dé n'abolira le hasard", dit Mallarmé, "Dieu ne joue pas aux dés", continue Einstein, "Il y a trop de hasard dans le monde pour que Dieu y trouve son chemin", lit-on chez des biologistes, dont l'un a même titré de manière fracassante : Le hasard et la nécessité. La vie du musulman est écrite dans le Livre à la façon d'une rencontre de caractères, hasardeuse comme toute écriture, où le changement d'un trait peut retourner le sens. Ce que cherche le joueur dostoïevskien ce n'est pas le gain, mais le Secret de sériations telles que, derrière les enchaînements visibles et grossiers de la mécanique, elles expriment les rencontres invisibles des nombres, des chiffres. Si le joueur vulgaire ou rêveur joue dans l'espoir de profits, le grand joueur ou joueur passionné joue pour éprouver (faire la preuve de) sa propre chance, c'est-à-dire la réduction de sa contingence à une nécessité ; le français dit bien : tenter sa chance. Et le joueur suprême veut sans doute éprouver la chance de l'Etre même, être frôlé par le "grosse Wurf" qu'attend Schiller dans la dernière strophe de l'Ode à la Joie, et que Beethoven a mis en musique.

L'implication réciproque de la Nécessité et du Hasard a trouvé secours dans la disponibilité des indices et des index. Homo est assez indicialisant pour que tout lui indique un sort : que ce matin la lumière soit flottante, que le voisin soit sorti plus tôt ou plus tard, que tel soit né sous tel rendez-vous des astres, que les lignes d'une main se croisent selon tel angle, qu'un iris porte telle tache, que les nombres d'une date de naissance et d'une adresse soient dans un rapport de multiplication ou de division, que tel premier et second prénoms lui aient été imposés. Les mantiques qui ont eu le plus de fortune sont celles qui ont combiné de la façon la plus large et la plus chevauchante les indices et les index du hasard et de la nécessité : l'astrologie, la numérologie, la chiromancie, l'iridologie, les voix entendues, le Chiffre majusculé en général.

Homo a tenté tous les dosages de la Nécessité et du Hasard. (a) La providence chrétienne combina la nécessité avec la volonté, d'abord celle de Dieu (Deus prior dilexit nos <Dieu nous a aimés d'abord>), puis celle de l' élu qui répond, correspond à l'élection divine, quitte à ce que ce soit encore moyennant la grâce de Dieu. (b) La raison suffisante de Leibniz alla jusqu'à supprimer toute contingence, puisque le monde y résulte "librement" de la compossibilité de tous les compossibles. (c) Le couple yin-yang chinois a réussi l'exploit de donner aux spécimens hominiens le sentiment que tout n'était que rencontres, mais que pourtant ces rencontres résultaient en nécessité des conversions réciproques de deux principes seulement. Ainsi le Yi King, ou livre (King) de la conversion généralisée (Yi), a été et reste un ouvrage d'ontologie et de mantique, mais aussi d'invitation à l'initiative matinale.

Un exemple subtil de la volonté de nécessité a été fourni par la logique aristotélicienne et son syllogisme. En fin de compte, tout le monde sait bien que Socrate va mourir, et cela parce qu'il est un homme, et que les hommes sont des vivants. Voilà qui est misérable et bien inutile à démontrer. Et pourtant tout se magnifie si Socrate meurt en tant qu'homme, et en tant que vivant. D'où sans doute ce bonheur et cette fierté qui a duré plus de deux millénaires de syllogiser en barbara : "Tout homme est mortel, Or Socrate est un homme, Donc Socrate est mortel." Le fait banal de la mort de Socrate prenait là une généralité, donc une apriorité, qui en faisait une réalisation du Logos.

4. La répétition et la surprise. Citation et paraphrase

Au service de tout ce qui précède - vigilance, infaillibilité, nécessité - intervient la répétition, en particulier de la parole et du geste. La répétition intervient entre sommeil et réveil, selon les cas. Sa circularité installe une réaction de Baldwin et donc des exaltateurs cérébraux qui achèvent son plaisir ou sa jouissance. Elle est presque fatalement rythmique, c'est-à-dire qu'elle a lieu selon un swing où elle réunit la possibilisation et la confortation. Elle mime la généralité, l'apriorité, la nécessité, et même des hasards et des chances souvent au rendez-vous. Sa seule menace est de devenir compulsive.

La citation, qu'elle soit de langage parlé et surtout de langage écrit, est alors la fleur de la répétition. La pratique universitaire actuelle dans les sciences humaines résume à cet égard la pratique des millénaires antérieurs. Le diplôme (papier replié, double, di-ploos, servant de passeport) est délivré quand, sur un thème trivial dans le milieu ambiant, ont été liées des propositions également triviales, mais accompagnées de citations, non point fatalement pertinentes, mais d'auteurs "citables", et qui seront jugées par un jury dont l'aptitude essentielle consiste à savoir pondérer avec tact la quantité convenable de ces citations et la recevabilité académique des auteurs cités. Là où il existe un baccalauréat officiel, les dissertations sont de même sorte. Une idée neuve, qui par sa nouveauté même ne permet pas la citation, paraît suspecte, peu sérieuse. La Monadologie de Leibniz, qui tient en vingt pages, n'aurait pas été reçue comme doctorat de philosophie.

Mais ce sont là les manifestations pittoresques d'une exigence fondamentale de l'ethos d'Homo, à savoir la réaudition incessante de paroles et d'auteurs dont le caractère reconnaissable (de reconnaissance) est souligné par la formule introductrice rituelle : "comme l'a bien dit", "comme l'a bien vu", "comme l'avait déjà décrit". Dans le magma flottant de l'inattention hominienne, la citation idéale tient en deux ou trois mots ou en un seul : aujourd'hui en Occident, les quelques syllabes de "structure", de "désir", de "signifiant", d'"arbitraire" prononcées ou écrites à espaces réguliers réassurent à la fois l'auditeur et l'énonciateur, donnent le sentiment que tout le reste du discours a un sens à comprendre (prendre, cum) si bien qu'il était déjà compris. L'orateur qui a introduit quelque chose de nouveau sait à quel point il soulage finalement son auditoire quand, dans une brève conclusion, il baisse brusquement la voix et produit sur un ton intime de connivence quelques mots et gestes reconnaissables par tous, planants sur tous, mettant tous et chacun dans un point ailleurs à la fois assez commun et assez vide pour assurer la communion.

Cependant, les primates grands et petits montrent une pulsion à l'exploration, laquelle est exigée par l'extinction de toute sensation

dès qu'elle perdure, mais aussi par une curiosité positive qui tient au cerveau primatal partiellement allostatique. Allostasie occasionnelle chez le singe. Allostasie constante chez Homo transversalisant et possibilisateur. Comment alors combiner les bénéfices de la répétition et de la surprise? C'est ce que réussit la relecture ou la réénonciation comme performance et comme paraphrase.

(1) Il y a une relecture qui tente de ressusciter autant que possible la phonie, la sémie, le syntaxème de l'original et qui, dans la vérification de la cohérence inhérente au rythme ainsi provoqué, ressuscite du même coup l'essentiel de sa topologie, de sa cybernétique, de sa logico-sémiotique, de sa présentivité. C'est ce que supposent la réécriture de Saint-Simon ou de Balzac par Proust dans ses Pastiches et dans les descriptions stylistiques pertinentes qui les introduisent. C'est la relecture que fait le pianiste qui performe la tecture musicale de Beethoven ou de Satie en laissant les sons provoqués par la partition trouver leur compossibilité de résonance. La vérité de la prestation, dans tous ces cas, se reconnaît au degré de la cohérence du rythme.

(2) La deuxième relecture fait une interprétation, travail de l'interprète qui est un négociateur (inter-pres) entre une parole ou un texte et un auditoire. Elle circule entre les différents niveaux de sens distingués par Averroès (sens matériel, sens spirituel, sens anagogique), mais surtout elle veut rôder autour de ce que Thomas d'Aquin appelait l'intentio profundior du texte envisagé. C'est un glissement permanent du "il a dit" au "il aurait dû dire", "il aurait pu dire", "il aurait mieux fait de dire", "il a dit pour qui sait lire", dans un tissage d'autant plus réussi qu'il est plus serré entre la répétition et la surprise, en un doute qui se retourne en certitude améliorée et réassuré. Avec, dans les meilleurs cas, l'implication réciproque de l'obscur et de l'éblouissant. Aussi l'interprétation se redivise elle-même. Car il est certain qu'en Occident elle a été plus frontale, tentant de saisir un fond sous une surface, comme il se voit souvent dans la psychanalyse. Et qu'ailleurs, elle a d'ordinaire été plus latérale, différante, oscillant au-dessus et en dessous de la surface en une mobilité de dauphin.

Un texte prophétique ou classique est alors celui qui se prête éminemment à ces deux formes de l'interprétation. L'étymologie le dit bien, le prophète parle (pHanaï, fari) en s'avançant devant et avec élan (pro). Tels sont les auteurs des Védas, du Tao Te King, de la Bible, du Coran, des Evangiles, de l'Apocalypse, du Popol Vuh. Mais aussi Jacob Boehme, Sade, Nietzsche, Rimbaud, Freud, Lacan. Le miracle de Platon fut qu'ayant eu tout pour devenir un prophète, il ne le devint jamais grâce à son autocritique et à son humour omniprésents.

5. Le disciple et le maître

Il y a dans Homo, animal possibilisateur et sémiotique, mais aussi mammifère et primate, un besoin et un désir indéracinables d'occuper une des deux places, et même les deux places, dans le couple commandement/soumission. La soumission dont il s'agit dépend moins de la vue que de l'ouïe, comme l'indique bien le terme d'obéissance : obéir (ob-oedire) c'est avoir une écoute (audire) intensément tournée vers (ob), au point d'abolir tout ce qui n'est pas une certaine performance déterminée eu égard à la situation dans la circonstance.

Le jésuite, écrit Ignace de Loyola après Jean Climaque, doit répondre à l'ordre de son supérieur comme un cadavre (perinde ac

cadaver), être dans sa main comme un bâton (sicut bacculus). Ce n'est pas la matière de l'ordre qui importe en ce cas, mais la forme ordonnante et ordonnatrice. Et l'anarchiste, qui refuse la forme de l'ordre (archein, commander, a-privatif), est tout autant cadavre à l'égard de l'ordre extérieur et intérieur de l'anarchie, et bâton dans sa main rectrice. La fascination du fascisme, du national socialisme, du marxisme-léninisme, de la règle de saint Benoît, des degrés maçonniques, du protocole psychanalytique, du militantisme raciste ou anti-raciste est d'abord cela pour l'animal possibilisateur : savoir en se levant le matin ce qu'il devra faire de sa journée, sinon dans le détail de ses moyens, du moins dans ses fins ; et penser que toutes ses contingences ont quelque nécessité du moins cachée. Pour Homo constitué de signes labiles, l'obéissance "aveugle" - pléonasme puisque l'obéissance est obsession de l'ouïe (ob-audire), - est la plus proche porte de sortie de l'angoisse, et le moulin persévérant de la jouissance. L'extase des adolescentes allemandes voyant passer Hitler à portée de main n'était pas forcée par la caméra de Leni Riefenstahl. Et les dizaines de morts qui accompagnèrent les funérailles de Staline achèvent de démontrer l'extase (istènai, ek) d'obéir.

Il faut souligner le fait remarquable que, dans les jeux d'enfants de sept à huit ans, ceux-ci veulent généralement occuper alternativement les deux postes du dominant et du dominé, avec même leurs conséquences de cruautés infligées et subies. Pour embrasser les implications de ce rapport essentiel, qui commande toute l'histoire connue d'Homo, l'anthropogénie devrait alors fouiller les rapports d'autorité et d'obéissance du générateur et de l'engendré, du maître et du serf-esclave, du maître et de l'apprenti, du maître et de l'élève, du fesseur et du fessé dans le sado-masochisme, du maître et du disciple spirituels. Mais ce dernier cas est sans doute assez compréhensif pour qu'elle puisse s'en contenter.

(a) Le gain du disciple est le plus palpable. En effet, le maître le dispense d'affronter sa contingence en lui apportant une nécessité, généralement assez lointaine et floue pour que la vérification trop proche n'en brise pas le charme. Du même coup, le disciple est dispensé de la charge de jouir par lui-même, puisqu'il lui suffit de jouir à travers la jouissance du maître. Souvent il n'a même pas à se donner la peine d'élire le maître, qui le choisit par vocation extérieure : "suis-moi", dit Jésus. Ou par vocation intérieure : "une voix m'a dit", (se) répète Jeanne d'Arc.

(b) Le gain du maître est plus secret, mais aussi fort. Il tient d'abord dans la jouissance de l'influence (fluere, in, souffler dans), qu'il s'agisse de maîtrise religieuse, philosophique, politique, commerciale, morale, psychologique, psychanalytique. Jouissance si fermée, si sourcilleuse que le maître de vie est souvent paranoïaque. Sa voix tantôt proclame tantôt parle à voix basse et confuse. Son regard n'est jamais livré, visant au sol ou dans les airs des buts ou des dangers lointains ou proches, mais toujours peu saisissables. Ses aphorismes mêlent la simplicité du catéchisme et la confusion. Souvent, par rapport au dialecte courant, il crée un idiolecte de plus en plus déviant, qui lui confère le prestige (stringere, prae, ficeler devant) du lointain, qui le met hors de prise. Hors de prise pour les autres. Hors de prise pour lui-même. Car toute prise mettrait à niveau.

Cependant, bien qu'ils aient tous deux à y gagner, la relation du maître et du disciple est orageuse. Car, comme celle du maître et de l'esclave, elle active-passive une des structures hominiennes les plus

conflictuelles, celle d'Origine. Cette structure est si fuyante qu'il faut la viser à travers un exemple clinique. (1) B <disciple> écrit un texte où, sur un thème X, il applique - fond et forme - les idées de A (maître>, et en particulier celles d'un dernier ouvrage de celui-ci. C'est, peut-on dire, l'Origine adoptée-mimée, si parfaitement et naïvement que B n'éprouve nul besoin de citer A. (2) Cependant, à la fin de son développement, B attribue brusquement à A, sur le même thème X, une thèse franchement insane, et qui en tout cas est l'inverse de ce que A énonce depuis toujours à ce propos ; et cette fois l'ouvrage de A censé comporter l'hérésie est cité nommément, quoique avec une modification considérable du titre, du reste intelligente. C'est l'Origine niée ou déplacée. (3) Enfin B, qui par ailleurs entretient avec A les meilleurs rapports, et se réclame partout de son amitié, lui communique son article et insiste à plusieurs reprises pour qu'il le lise. C'est l'Origine invoquée. - Dans le cas clinique ici résumé, le même dispositif en trois temps s'est répété sans aucune variante durant une quarantaine d'années, jusqu'à la disparition de A.

Les cas moins pathologiques (moins compulsions) illustrent la même structure. Partout, les funérailles du maître sont le moment faste pour le disciple : son corps et son corpus sont enfin achevés, c'est-à-dire invocables, adoptables et mimables, niables et déplaçables à loisir. Et même plutôt déplaçables que niables. Pleinement interprétables. Ce qu'on appelle l'Histoire, parlée et surtout écrite, est, dans les sociétés totalisatrices, l'exemple le plus vaste et totalisant de ces rites funéraires.

On aura bien remarqué que l'Origine est moins physique que sémiotique. Les mythes parlent peu d'un meurtre de la mère, et beaucoup d'un meurtre du père. Et le fils ne "tue" pas le père parce qu'il veut posséder la mère (sauf peut-être à Vienne autour de 1900), mais bien parce qu'il désire adopter et mimer, nier et déplacer son fondement sémiotique immédiat. C'est ce que le Satan hébraïque et chrétien, disciple suprême, universalisa dans son Non-Oui à l'égard de Dieu, origine et magistralité suprêmes.

La relation du maître au disciple est également orageuse. Car il doit à la fois (se) le fixer et le tenir à distance, l'établir dans un statut entre celui de sujet et celui d'objet. Cette structure débouche souvent sur la fondation d'une secte, laquelle suppose une initiation, ou début-entrée (initium) dans la "vraie" vision, à partir de quoi le maître et le disciple pourront dire "nous" dans une complicité cryptique. Dorénavant, le discours du maître, et celui parfois du disciple pourront s'émailler de "pour nous", "pour vous", entendus comme "pour nous qui savons", "pour nous qui voyons", et plus particulièrement : "pour vous qui avez vu et voyez encore par moi". Quand le maître est très orgueilleux, ou très paranoïaque, il dit plus souvent "pour vous" que "pour nous".

L'initiation va de pair avec l'excommunication. On entend vite le maître se plaindre du peu de zèle du disciple, mais surtout lui faire sentir qu'il est celui qui indéfiniment "n'aura pas encore compris", sauf à l'opposer, pour une honte encore plus grande, à un disciple élu, le "seul qui ait compris". Ainsi, par anathèmes successifs, est-il fréquent que le maître de vie abolisse la grande église et en fonde une moyenne, puis anathématise la moyenne au profit d'une plus petite, jusqu'au dernier carré dans ses derniers jours testamentaires. La foi du disciple est d'autant plus ardente que pèse sur lui le coup de l'excommunication,

qui elle-même est d'autant plus pénétrante qu'elle agit "latae sententiae", agissant d'un seul regard ou d'un silence.

Contre le vertige de la relation disciple-maître tenant à son ethos, Homo transversalisant et possibilisateur a tenté un peu partout des échappatoires. Et il a parfois été tout près de réussir. Car on doit se demander si Socrate, Jésus, Bouddha, François d'Assise ont été vraiment des maîtres ; et Kant ; et Freud, lequel n'abuse vraiment pas de la formule "nous psychanalystes", "vous psychanalystes", et moins encore de la formule insidieuse : "pour nous", "pour vous". A voir Goethe, on croirait alors que la sortie hors de l'ethos de la maîtrise suppose un dernier hissement du sérieux, sérieux croisant faustiennement le divin et le démoniaque. Mais le Socrate de Platon donne à penser qu'elle réussit mieux encore par l'humour, assaisonné d'un brin de désinvolture. Ou alors par une vitalité surabondante qui dérouté les suiveurs, comme chez Descartes. Ou par l'alacrité, chez le starets Zosime de Dostoïevski.

6. L'erreur commune. La trivialisation. L'argument d'autorité

La rapport maître-disciple, et la structure d'Origine qu'il active-passive, introduit un autre recours essentiel d'Homo décidément déclaré par Pascal, l'erreur commune : "Il faut qu'il y ait une erreur commune qui fixe les esprits".

Etant donné les débordements des possibles, les labilités et les rigidités des signes, les jeux de coudes du leadership, la jacasserie propre au primate hominien comme aux autres primates, les communautés et les sociétés d'Homo ont besoin que, sur des points essentiels pour elles, soient cultivées quelques positions communes qui répondent à leurs urgences. Les vérités communes sont rares, austères, insupportables socialement, non énonçables par aucun leader, sous aucun régime, et particulièrement en démocratie. L'erreur commune, qui est la moëlle du discours politique, apaise les esprits et maintient le compagnonnage, la collaboration, la communauté, la société, l'éducation. Elle fait, comme on dit, que les affaires tournent. Quitte à ce que ce tour conduise à la ruine du groupe ou de l'humanité entière. Le "il faut" de Pascal n'est donc pas une prescription moralisatrice. Il sort tout simplement du "cours" des choses. Ou de l'ethos d'Homo.

Certaines erreurs communes sont spécifiques à des sociétés à un moment. Ainsi, "il faut que" la plupart des habitants d'un pays démocratique soient convaincus de jouir de la liberté d'expression, alors qu'un quelconque de leurs journaux écrits ou parlés qui oserait seulement effleurer une chasse gardée d'un groupe puissant se verrait aussitôt privé de ses rentrées publicitaires, et disparaîtrait du fait même. Semblablement, "il faut que" la plupart des citoyens français soient persuadés d'être informés, alors que les structures et textures de la langue française font que l'énoncé d'un fait brut y comporte fatalement un ton qui juge, qualifie, opine, confondant ainsi presque toujours l'information et l'analyse, l'analyse et l'opinion.

Mais d'autres erreurs communes ne se limitent pas à des temps et des lieux, et se retrouvent partout, tant elles tiennent aux challenges constitutifs d'Homo. Ainsi la conviction diversement modulée d'appartenir à un peuple élu, d'élection divine ou humaine, et vivant à côté de peuples non élus, moins élus, ou même franchement disgraciés, en tout cas disgracieux, diversement barbares ou goï. Semblablement, la

croyance que, si les spécimens de son propre groupe paraissent imparfaits quant aux normes du groupe, il y a cependant quelque part, loin dans l'espace, dans le temps ou dans l'échelle sociale (en Inde, en Chine, à Cuba, chez les clochards), quelques sages, quelques saints, qui eux savent et font bien ; Bergson disait plus simplement : que d'autres sont meilleurs, ou du moins autres que soi. Les media contemporains, en étalant les terres d'ailleurs, ont tari cet imaginaire consolateur ; mais ils l'ont compensé en faisant croire qu'il y a pourtant encore des "savants", des "psychologues", des "sociologues", des "sémiologues", des "économistes", des "Prix Nobel", des "académiciens" qui détiendraient une sagesse rédemptrice, d'autant plus prestigieuse que la brièveté du temps médiatique ne leur donne jamais l'occasion de l'énoncer. "Vous pourriez nous le dire, et ce serait passionnant, si le temps ne nous pressait pas", dit le présentateur, sauvant ainsi l'erreur commune.

Sans doute que l'erreur commune la plus vaste, la plus solide, la plus constante de l'anthropogénie est l'Histoire. Assurément, elle appartient à l'exercice de la vérité quand elle tente d'établir des dates et des épisodes (la défaite d'Alcaçar-Quivir), de décrire des institutions (le consulat à Rome), ou, en osant être essentielle, de ressusciter la topologie, la cybernétique, la logico-sémiotique, la présentivité dérivant des effets de champ pratiqués dans les accomplissements du passé : le non-clavage grec et le clavage romain, la saisie apocalyptique du premier millénaire chrétien et cocréateur du second, etc.

Mais, quand elle parle des "causes" et des "conséquences" de la Révolution, des "intentions" et des "motivations" de Bonaparte, de Metternich ou de Bismarck, du "climat social" au lendemain de Thermidor, quand elle invoque les "oppressions" coloniales et les "mouvements" de "libération" des peuples, l'Histoire est l'erreur commune la plus insinuante, la plus convaincante et la moins fondée, et c'est pourquoi on lui demande d'ordinaire, comme aux "sciences" humaines, d'être éloquente ; le grand historien est prié de bien écrire et d'être vivant. Ce n'est pas pour autant que l'histoire explicative soit inutile ou néfaste, puisque Homo, animal signé et signant, a autant que de pain besoin d'origine et de commémoration : centenaire et bicentenaire de la naissance de X, de sa mort, de sa première ou de sa dernière oeuvre. Du moins dans les sociétés à écriture et à calendrier.

La trivialisation est le travail principal de l'erreur commune. Pascal avait écrit : "Ainsi, n'ayant pu faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce est fort fût juste." Trois siècles et demi après, un directeur de l'information d'une grande radio nationale prenait pour leitmotiv de sa revue de la presse : "Comme Pascal l'a bien dit : il faut que ce qui est juste soit fort." Bien plus, quelques semaines plus tard, le même citait la pensée de Pascal cette fois en entier, et tout fut lu correctement jusqu'à ce qu'advienne la dernière phrase, qui fut redite : "Il faut que ce qui est juste soit fort".

Il y a là tout le travail de la trivialisation dans une société industrielle médiatisée : (a) barrer la route à un énoncé qui manifesterait l'erreur commune ; (b) le remplacer par un énoncé trivialement conforme : "il faut que ce qui est juste soit fort" ; (c) l'attribuer à quelqu'un de prestigieux, bien qu'il ait dit tout le contraire : "ainsi n'ayant pu faire que ce qui est juste fût fort", (d) se parer des plumes de la Culture : "comme l'a bien dit Pascal", (e) confirmer du même coup la Culture dans son rôle d'orchestration

industrialisée de l'erreur commune dans un Etat providence. La trivialisation a été la bête noire des philosophes prophètes ; "Trivialisierung" est l'injure suprême chez Heidegger. Mais il faut reconnaître qu'elle n'est pas facultative dans les sociétés hominiennes. Et que le cas clinique qui vient d'en être donné montre qu'elle est un thème privilégié pour qui veut étudier chez Homo les rapports entre fonctionnements présents, préprésents, parprésents, contre-présents, etc.

L'erreur commune va de pair avec l'argument d'autorité, qui n'est nullement une spécialité antique et médiévale dont le prestige aurait pris fin avec le rationalisme du XVIIe siècle. Sauf dans les sciences exactes, la réputation est le critère social en tous domaines, qu'il s'agisse d'idées, de dieux, de stars, de stations balnéaires, de biscuits, de sciences humaines. (a) Mammifères et primates ont besoin de familles et d'instances familiales, où ils se situent. (b) Toute saisie sémiotique, dès qu'il ne s'agit pas de faits concrets immédiatement vérifiables, part d'une circonstance qui se contracte en une situation, laquelle à son tour se spécifie en une performance, passant ainsi du général au particulier, de l'habituel au moins connu : aujourd'hui, la sentence est garantie par le livre, qui est garantie par l'auteur, qui est garanti par le nom de l'éditeur, qui pèse selon son degré d'influence auprès des décideurs des médias. (c) La perception fraîche est très souvent perturbante dans un cerveau possibilisateur, et y appelle donc une régulation par le présupposé ou le préjugé de perceptions déjà éprouvées. (d) Plus subtilement, la rythmisation par le dit ou l'écrit, que cherche l'auditeur ou le lecteur pour sa jouissance, est le mieux assurée par ce qui est connu, reconnu, célèbre : busy en anglais veut dit fréquenté, animé.

C'est au point que l'erreur commune s'étend souvent des structures, comme le pouvoir ou la justice, aux faits. Pour les Romains de la décadence, il devenait chaque jour plus évident que les Barbares finiraient par submerger l'Empire, mais il était intolérable de le dire aux autres, voire seulement de se le dire à soi-même. Les nouvelles du jour, épisodiques, ont, entre autres fonctions, celle de pallier les questions essentielles informulables.

Pour évaluer la bonne fortune d'une erreur commune, on remarquera qu'une idée paraît d'ordinaire d'autant plus claire et distincte qu'elle est dépourvue de tout fondement ; un commencement de fondement invite en effet à la vérification et à l'interrogation ; l'absence de fondement donne la paix de la foi ; le "credo quia absurdum" de Tertullien n'est pas une boutade.

Le domaine où l'erreur commune montre le mieux son fonctionnement et sa nécessité est la médecine. Jusqu'en 1995 au moins, on n'a pas su quel était le rapport exact entre le rétrovirus HIV et le SIDA-AIDS (Acquired Immunity Deficiency Syndrom) ; la question était d'autant plus difficile à trancher qu'on ne meurt pas du sida, mais d'une infection opportuniste qui en profite. Fallait-il mettre cette interrogation sur la place publique ? S'il s'était agi de science exacte, sans doute. Mais derrière la médecine il y a des contaminés et des contaminants. Si bien qu'indépendamment du fond, pour la prévention et les soins, il fut sans doute utile que, durant ce temps, une connaissance parcellaire ait fixé les esprits.

7. L'invocation et l'imprécation. L'autarcie de la haine

Un des grands rassurements d'Homo contre ses challenges constitutifs a été la sélection d'objets éclatants suffisamment stables et lointains pour échapper aux vicissitudes de la vie courante, et lui permettre ainsi une évasion hors des contingences pour s'établir dans un lieu-moment-objet sauvé et salvateur.

Ce dernier est le thème de l'invocation. Et celle-ci va de pair avec l'imprécation, laquelle, dit l'étymologie, fut d'abord une prière intense (*precari, in*). Car la prière au dieu sauveur implique les démons qui compromettent son ouvrage, à moins que, comme dans beaucoup de cultures, le démon soit à la fois bénéfique et maléfique. Le culte va de pair avec l'anathème (*tithenai, ana*, mettre en évidence, dédier, vouer). Le Signe, qui est constitutif d'Homo, est si menacé qu'il lui faut presque sans cesse maudire à voix claire et à voix basse tout ce qui menacerait de l'ébranler. Ou du moins maugréer (être de mauvais gré). L'invocation et l'imprécation sont un moment essentiel de toute initiation.

Dans toutes les sociétés hominiennes, le premier rejet porte sur les différences physiques, celles qui mettent en question les représentations endotropiques du corps, le corps propre, et conséquemment la reproduction du groupe. Tous les dialectes ont un mot pour dénoncer le "laid", le non conforme, qui menace la forme groupale. A cet égard, le russe a créé l'expression la plus forte : *biez-obraz-nyie*, littéralement "sans image" ; est laid ce qui ébranle l'image du groupe ; le mot est d'autant plus anthropogénique qu'il vise à la fois le physique, les moeurs, le savoir-faire, la pudeur. Et à "laid", les groupes hominiens semblent avoir fait partout correspondre un mot pour marquer la concordance suffisante avec l'image du groupe, et son exaltation dans quelques cas particuliers : beau, beauté.

Alors, au couple beau/laid, et aussi ami/ennemi, visant des analogies et des contralogies, l'ethos hominien a ajouté le tranchant de la macrodigitalité : oui/non. Et la répétition du Signe en tant que Même, la destruction du Signe en tant qu'Autre sont un exercice de tous les instants. Parfois jusqu'à la torture et au supplice, mais plus simplement dans la hargne. Toute foi implique une certaine haine, et certaines fois politiques et religieuses ne sont que le revers positif d'une haine. De tous les moyens de se constituer comme un système autarcique à l'abri des autres, la rumination de la haine est sans doute le plus économique.

8. L'escroquerie inhérente et l'humour

Il serait bon d'avoir un terme pour désigner toutes les parades constitutives d'Homo à ses challenges constitutifs. A cette occasion, la suite française escroc, escroquer, escroquerie a plusieurs titres à faire valoir.

L'escroquerie n'est pas une action massive, c'est un décrochement (*escroccar, décrocher*), qui est une action subtile comportant un décalage parfois minime. L'escroc n'est ni grossier ni brutal, il a au contraire toutes les qualités attendue par son milieu : il parle bien ; sa mise est conforme ; il connaît tous les détours de l'erreur commune ; il induit plus qu'il ne conduit ; sa duplicité lui est si naturelle qu'il frappe par sa simplicité ; il est lui-même convaincu à force de convaincre ; son cerveau ne recourt pas à la logique de l'argumentation, il est littéralement structuré et texturé par elle. L'escroquerie banale hante

le commerce quotidien ; l'escroquerie de haut vol plane dans la politique, l'enseignement, la morale. Le politicien, le professeur et surtout le moraliste, si honnêtes soient-ils, sont les escrocs exemplaires.

Assurément la triade escroquerie-escroc-escroquer est très connotée culturellement et elle se limite à la sphère romane, en particulier italienne ; le mot n'a pas été retenu par l'anglais, et sur ce terrain Shakespeare est moins complet que Fellini. Cependant, moyennant les adaptations évidentes, on aurait sans doute vite fait de montrer qu'il y a une escroquerie anthropogénique, active aussi bien, et parfois de façon plus ostensible et plus explicitement et socialement reconnue, en Afrique, en Chine, en Inde, en Islam. L'anthropogénie pourrait alors parler d'une escroquerie inhérente d'Homo, ou à Homo. Congénitale, alors que l'escroquerie au sens vulgaire est seulement inguérissable.

L'humour est alors le contrepoids de l'escroquerie. Si on prend soin de le distinguer de l'ironie et de l'esprit, il est une mise en jeu des relativités du Signe comme tel, partagée par le locuteur et l'interlocuteur dans une connivence affable et modérée, non sans tendresse, qui, deviendrait-elle éloquente, serait escroquerie à son tour. Ainsi compris, l'humour est la reconnaissance partagée de l'escroquerie inhérente à toute parole et à tout geste, cette reconnaissance ne prenant pas en son cas la forme d'une dénonciation, mais justement d'une activation modérée où le phénomène apparaît comme tel. Echappement par acceptation et décalage.

L'omniprésence de l'humour va de pair avec le fait que le discours du consensus social comporte partout, et jusque dans les dictatures les plus étouffantes, des discours subreptices audacieux, radicaux, où se révèle et se fouille le tréfonds de l'ethos hominien. C'est d'une part que l'interlocution peut être infiniment légère, brève, indirecte sans cesser d'être intelligible du fait qu'elle se contente de spécifier une performance en situation dans une circonstance. D'autre part tous les spécimens hominiens participent d'une même situation dans la circonstance par excellence qui est qu'ils sont des animaux possibilisateurs, avec des challenges mais aussi des parades tous deux inavouables.

9. Le "tuning"

Ceci entendu, on voit que l'ethos hominien est irréductible à des règles précises. Homo a tout essayé à l'égard de la règle. Les coutumes et les rites, dans le continu proche du MONDE 1. Les idéaux, ceux d'integritas, honor, honestas, dignitas, castitas, traduits par des lois et un droit, dans le continu distant du MONDE 2. Les optimisations du calcul liberté / intégration, entreprise / planification, transformationnel / incrémentiel, bigframe / groupware dans le discontinu du MONDE 3. Mais ces déterminations n'ont jamais réussi à définir ni même à orienter les comportements et les conduites concrètes ni des spécimens singuliers ni des groupes.

Ainsi, à part quelques cadrages et sous-cadrages auxquels chacun croit et surtout ne croit pas (d'où le couple de l'escroquerie et de l'humour), la pratique hominienne a partout et toujours été vouée à un ajustement incessant, instantané, afin que cohabitent des cerveaux divers, mais aussi les différents domaines qui se partagent chaque cerveau, selon des taux subtils de technicité, de fantaisie, de

mysticisme, de théorie et de pratique, de risque et de sécurité, d'homéostasie et d'allostasie, de débauche et d'austérité, d'ascétisme et de relâchement. Et cela selon les va-et-vient extraordinairement rapides de la collaboration, de l'interlocution, de la communauté tant exotropiques qu'endotropiques. Et dans une compatibilisation suffisante des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, sous le contrôle et l'étalonnage du rythme, dernier test en la matière. On pourrait ainsi caractériser l'ethos hominien par une mise et remise en phase ou en ton, par un tuning invisible et permanent.

Le tuning n'est pas une norme. La norme est facile à tracer, et la déviation par rapport à elle a été tolérée et même cultivée constamment chez l'animal possibilisateur qu'est Homo, dans ses fêtes masquées et transitoirement criminelles, dans ses supplices féroces, dans la glorification des monstres par des tragédies considérées par lui comme les produits les plus nobles d'une culture. Or le tuning s'applique au dosage de la norme et du hors-norme, c'est le juste écho rythmique qui règle aussi bien les actions les plus extravagantes que les plus familières. Aucune définition ni prescription ne peut en être donnée, et, comme pour le rythme, sa seule vérification est son exercice.

Que le tuning soit indéfinissable trouva une vérification par l'absurde chez les jésuites du début du XVII^e siècle. Participant au rationalisme radical du premier classicisme, leur casuistique tenta une rationalisation des comportements quotidiens, comme la Grammaire et la Logique de Port-Royal cherchèrent la rationalisation de l'interlocution. Les Provinciales de Pascal sont un chef-d'oeuvre du comique parce qu'elles découvrirent jusqu'à la racine le ridicule de l'entreprise. Quoique au nom d'un autre rationalisme, - proche de celui du Cléante de Tartuffe, - qui se trompa en la croyant perverse.

Il y a pourtant une règle générale qui pourrait être énoncée. C'est qu'aucune société hominienne n'est viable, - au sens de la sélection naturelle, - si la nature du Signe comme signe et la nature de la Possibilisation comme possibilisation, sans doute troublantes, voire terrifiantes, n'y demeurent suffisamment cachées ou du moins discrètes, dans la plus fondamentale des erreurs communes.

Aucune société n'est viable non plus si les besoins n'y sont pas habituellement assumés dans le in distans du signe qui les allège en désir. Le tuning essentiel tient sans doute dans le dosage du besoin, impératif, et du désir, disponible.

10. Le commerce

De toutes les ripostes aux challenges constitutifs d'Homo, la plus puissante est le commerce. Pris dans son sens large et vrai en français, le mot embrasse à peu près tout. Il touche les échanges de biens matériels de première nécessité, de luxe, de prestige ; il s'étend aux signes ; il engage les spécimens hominiens comme systèmes, aval et amont y compris. De même pour l'anglais commerce tout devient échangeable (merx) : la parole donnée, la foi jurée, la coaptation sexuelle, le serment d'amour, et en notant des ajustements de toutes sortes (cum). Rien n'est moins massif que le commerce, dont l'anthropogénie a déjà rencontré les nuances inépuisables à l'occasion du marchandage, échange de besoins et de désirs. Thème et ressource inépuisable du tuning.

On comprend alors que partout et toujours le commerce, pris dans son sens général, ait été le lien permanent entre les spécimens d'Homo possibilisateurs. Mais aussi la vérification dernière du lien à l'intérieur de chaque spécimen pris à part. Le plus extrême ermite ne quitte le commerce avec les citadins des villes, et même avec les paysans des campagnes, que pour se retrouver "commerçant" avec les animaux et les plantes. Le danger est que ces derniers sont des négociants et des négociateurs plus faciles que ses congénères. Et qu'à trop avoir facilement raison on risque la folie, c'est-à-dire cet état où le rythme et l'horizon deviennent compulsifs, et où le fantasme fondamental devient une succession de plus en plus serrée ou oppressante de fantasmes compulsionsnels.

C. LA TRANSMISSION DE L'ETHOS : L'EDUCATION

Les éducations ont pour objet de transmettre l'ethos d'Homo selon des normes mais surtout avec un tuning capables d'assurer la survie d'un groupe biosémiotique : famille, clan, tribu, village, cité, nation, empire. Elles sont infiniment variées, mais toujours sauvegardent certaines compensations, bien soulignées par le structuralisme. En particulier, équilibrant des sévérités et des éloignements sur un point par des latitudes et des proximités sur d'autres.

De manière ostensible l'éducation a pour objet de transmettre les parades constitutives d'Homo contre ses challenges constitutifs. Elle construit donc chez l'enfant la domination ; les infailibilités mémorantes, judicatives, morales ; la nécessité et l'apriori ; la jouissance de la répétition et de la surprise dans la paraphrase ; l'origine à la fois mimée, invoquée, niée dans le rapport du disciple et du maître ; l'erreur commune et le prestige de l'argument d'autorité ; l'invocation et l'imprécation ; l'escroquerie inhérente et l'humour.

Mais, quelle que soit la civilisation, elle transmet fondamentalement le rythme et l'horizon sans lesquels les performances en situation dans la circonstance n'auraient pas de sens. Et aussi, tout particulièrement, le in distans du signe, cet être et non-être de l'animal sémiotique qu'il n'y a pas moyen d'enseigner, ni de prêcher, ni d'imposer, et dont le "tuning" se communique au mieux à travers l'interlocution et l'intergeste du théâtre quotidien. C'est pourquoi on voit qu'à de rares exceptions près, comme l'éducation paternelle allemande de jure du XIXe siècle, l'éducation de facto est plus tangentielle que frontale, en un mélange subtil de proximité et d'éloignement. Homo a même désigné des "voies" à cet égard : Bouddha, Jésus, Mohammad, les maîtres taoïstes et zen. Sinon, selon les cultures, on trouve des confirmations et des dérogations à tout : obéissance ou désobéissance aux moeurs reçues ou proscrites dans le milieu ; valorisation de l'équilibre ou du déséquilibre ; respect de la vie ou sacrifices humains ; tendresse ou violence ; honnêteté ou roublardise, etc.

Chez les peuples du MONDE 1 présriptural, la transmission éducationnelle de base fut celle de la danse, laquelle thématise le geste, qui lui-même rythme toutes les modalités hominiennes sur un horizon ; dans le MONDE 1 scriptural, la procession régla la danse sous la loi. En privilégiant l'éducation par la musique, la gymnastique, puis surtout la grammaire, les Grecs inaugurèrent l'éducation par l'abstraction rythmique du MONDE 2, qu'adoptèrent mais en l'atténuant

l'Iran, l'Inde, la Chine, le Japon atteints par les conquêtes d'Alexandre. Le MONDE 3 éducateur a même réduit le rythme à l'hygiène. Cependant, le rythme porte si radicalement l'ethos hominien que, presque absent du monde des affaires contemporaines, il est demeuré actif dans les media et la publicité, instruments éducatifs privilégiés.

De nouveau, le champ d'observation idéal pour la transmission de l'ethos hominien est l'enfant d'environ cinq à dix ans. Il vérifie combien pour l'induction au tuning sont inefficaces la coercition, la norme, la culpabilisation. Combien au contraire est immédiatement entraînant la mise en situation interactive ou simplement déclenchante, à condition d'être tangentielle, constante mais non insistante, favorisant la disponibilité de la possibilisation sémiotique. Et cela qu'il s'agisse des opérations où le spécimen est seul devant une tâche ou de celles qu'il partage avec un groupe, ami ou étranger.

La transmission essentielle du tuning se fait globalement par le devenir de la jouissance. Homo a trois fascinations majeures : l'inceste, le meurtre et le vol, parce que ce sont des solutions immédiates, radicales, rapides de sa relation à autrui et aux choses. Si les spécimens hominiens y renoncent, ce n'est pas parce qu'ils ont entendu promulguer par la société ou par un père les trois commandements majeurs : "tu ne coucheras pas avec ta mère (et ta soeur)", "tu ne tueras point", "tu ne voleras point". Mais bien parce que d'habitude, par-delà la mère et la soeur, le petit d'homme allostatique aura tôt fait de découvrir d'autres intérêts et d'autres corps ; et parce qu'il sera presque toujours engagé bon gré mal gré dans l'interlocution et à l'intergeste, qui mettent en porte-à-faux le meurtre et le vol, du moins au sein du groupe. L'incestueux, le meurtrier, le voleur seront des héros de roman, où ils déploient les avantages du crime sans ses inconvénients. Du reste, dans la vie courante, quand les inconvénients s'atténuent, que les avantages l'emportent grandement, et surtout quand les situations se crispent au point d'évacuer l'interlocution et l'intergeste, Homo tue, vole et viole partout et toujours.

Les sociétés hominiennes ont alors conçu deux types d'éducateurs. (a) Ceux qui sont les transmetteurs-garants de principes considérés comme transcendants ; l'Allemagne du XIXe siècle et du début du XXe a donné le modèle achevé de ce parti, qui commença peut-être avec les codes des empires primaires, et dont Freud analysa les ultimes névroses et perversions. (b) Ceux qui, se rapprochant des "voies", transmettent le rythme, l'horizon, la jouissance des deux, non par l'exemple mais par l'interférence, dans un va-et-vient entre proximité et distance transitoire (telles les nourrices subtilement frustrantes de Bateson) nécessaire à la mise en place du in distans du signe.

D. LES TROUBLES DE L'ETHOS

Dans toutes les sociétés connues, le spécimen hominien s'est considéré comme l'animal malade, physiquement et mentalement.

La maladie physique a joué un rôle décisif dans l'anthropogénie. On ne peut entièrement comprendre la double cité des vivants et des morts des Etrusques sans prendre en compte leur tuberculose. Ni "l'enfer c'est les autres" de Sartre sans savoir qu'il était borgne. Ni les rages de

Sade en ignorant qu'il avait des épaissements d'éjaculation. Et il n'y aurait sans doute ni les dernières sonates ni les derniers quatuors de Beethoven sans sa surdité très particulière de l'oreille moyenne. Dans tous ces cas, la définition de la maladie est difficile, mais peu utile.

Mais la maladie mentale importe encore davantage à l'anthropogénie. La définition en est également difficile et cette fois nécessaire.

1. La maladie mentale

On n'a jamais considéré que les sacrifices humains des Aztèques fussent des maladies mentales. Ni les razzias des Arabes. Ni le vol, le viol, l'assassinat. Ni les mensonges du politicien ou de l'éducateur. Tout cela fait partie de l'ethos d'Homo. Dans certaines cultures, on a poussé la confiance en la lucidité de la raison jusqu'à se demander si les assassins, les voleurs, les violeurs étaient au moment des faits, sinon moralement "responsables", du moins en possession de leurs moyens (compos <cum, potis> sui). En tout cas, ils ne sont considérés comme "malades" que dans le cas inverse.

En fin de compte, il n'y a maladie mentale que lorsqu'il y a trouble de l'ethos d'Homo, en particulier dans ses aspects systémiques. On voit alors le rythme devenir récurrence. L'horizon qui se barre ou se vide. Le fantasme fondamental s'embarrasser de fantasmes compulsions. Le désir se crisper en un chapelet de besoins. Le corps endotrope se confond avec le corps exotrope. Le schème se rétrécir en schéma. Le tuning se perdre en règles. L'interlocution et l'intergeste se faire centripètes. L'amont impatient de se saisir comme un aval. Etc.

Autant dire que, chez l'animal sémiotique, la maladie mentale est toujours un accident du signe, ou de la signification, et qu'elle s'insinue dans les propriétés principales de l'édifice sémiotique. (a) Dans ses clivages, quand ils se durcissent au point de devenir infranchissables et créer des engorgements ou bouillonnements locaux (on songe aux névroses obsessionnelles et hystériques). (b) Dans ses substitutions, quand elles s'emballent ou stagnent (on songe au cycle de la manie et de la dépression). (c) Dans ses possibilisations, indicielles, indexatrices, conceptuelles (neutralisantes, généralisantes), quand elles se prennent à con-sister et in-sister autarciquement, sans retour de contrôle avec l'expérience ni des choses ni d'autrui (on songe à la psychose). (d) Dans ses rapports entre le digital et l'analogique, quand l'une des deux voies l'emporte démesurément sur l'autre. (e) Dans sa postulation de présentialité.

Avec une jouissance propre à chacun de ces cas. Et c'est cette jouissance qui rend difficile de décider de l'état ou non et du degré de maladie. La décision vient du spécimen malade qui, à partir d'un moment, trouve sa situation plus intolérable que jouissive. Mais elle vient aussi du groupe social qui juge certains états incomptibles avec l'interprétation qu'il pratique de l'ethos hominien. Selon les sociétés c'est alors le jugement groupal qui importe (Confucianisme), ou le jugement individuel (Occident récent). Il va de soi que le jugement individuel prend toujours en compte, s'y pliant ou l'agressant, le jugement groupal.

2. Les causes pathogènes

Les sources invoquées de la maladie mentale, et aussi de la maladie physique, qui y est plus ou moins reliée comme effet ou comme cause, sont

également très diverses d'après les cultures, mais elles plongent toutes dans une même panoplie, tenant à l'ethos hominien.

a. La part des instances et des rôles

Pour expliquer ses maladies mentales, Homo a presque partout et toujours accusé au moins partiellement les dysfonctionnements des instances (familiales) et des rôles (commerciaux) où il est engagé, ou du moins de son articulation sur eux. Ce sont les causes sémio-sociales.

b. La part des facteurs cosmologiques

Homo a aussi presque aussi universellement accusé des causes cosmologiques, moins triviales et plus flatteuses : les forces maléfiques, démons, ancêtres vengeurs, objets impurs, que le malade relie à la situation pathogène surtout par les ressources de l'indicialité et de l'indexation.

c. La part des facteurs neurophysiologiques

A ces causes sociales et cosmologiques la science archimédienne est venue ajouter, surtout depuis 1900, ses connaissances de neurophysiologie, en repérant dans le système nerveux hominien certains lieux et fonctions qui pouvaient intervenir dans la maladie mentale, et susciter des troubles sémiotiques.

On retiendra (a) les dysfonctionnements des circuits perceptifs, par exemple dans le passage des objets de 2,5 à 3 dimensions (qui peuvent avoir leur part dans l'autisme) ; ou des liaisons entre relais sensori-moteurs et relais affectifs (qui peuvent avoir sa part dans les névroses d'angoisse). Puis, (b) les troubles des neuromédiateurs (neurotransmetteurs, hormones) intervenant dans le clivage, la substitution, la possibilisation, la présentivité du signe (qui peuvent avoir une part dans les psychoses, la maladie maniaco-dépressive, plusieurs névroses). Un schéma quelque peu détaillé d'une synapse et des interactions chimiques innombrables et croisées (activation, inhibition, inhibition d'inhibition) dont elle est le siège est devenu un préalable incontournable à toute réflexion sur les réussites et les distorsions des conduites hominiennes, qu'elles aient une cause principalement sémiotique (avec conséquences neurophysiologiques) ou plus directement neurophysiologique, comme par exemple la "cuisson" éprouvée au cours de certaines crises maniaques.

3. Les thérapies privilégiées

L'ethos hominien est si vite troublé et son tuning et son horizon sont si difficiles à maintenir que toutes les sociétés connues ont prévu des formes de thérapies, physiques et psychiques, ou plus vaguement psychosomatiques. Quelques-unes ont eu des effets anthropogéniques indirects ou directs.

a. Les changements redistributeurs

Homo sapiens sapiens a dû s'apercevoir très tôt que chez l'animal possibilisateur qu'il est, le changement de situation comme tel a tantôt un effet perturbateur, tantôt un effet de délivrance ou d'équilibration. Les changements de lieu, d'activité, de statut social, de conjoint sont sans doute parmi les plus vieilles cures déclarées ou implicites depuis

Homo erectus migrateur. L'expression "changement d'air" et "mobiliser" ont pris un sens positif. Les mobilisations ainsi pratiquées ont un rapport avec les expériences extrêmes, peak-experiences, et elles comprennent douleurs vives, drogues déstabilisantes, training physique ou psychique visant un second ou un troisième souffle, cri "primal" et "rebirth", toutes expériences cherchant à être redistributrices. En tout cas, la danse, la musique, le combat réglé (Noubas de Kau) semblent avoir été omniprésents comme cadres et comme thérapies.

b. L'inscription mantique et l'exorcisme

Presque toutes les sociétés hominiennes ont voulu concevoir les troubles de l'ethos comme un hors-norme qu'il fallait réinscrire dans la norme, et en particulier dans les articulations cosmiques. Elles ont donc multiplié les tracés corporels (scarifications), les excisions et implantations, ou produit des horoscopes. Toutes façons d'introduire quelques délimitations dans l'illimité de la douleur ou du malaise, et quelque nécessité dans le contingent. A côté de ces justifications et inscriptions plus ou moins éternalisantes, Homo en a prévu de circonstanciées, consistant, chez tel spécimen à tel moment, à chasser tel démon-Mal ou à induire tel ange-Bien. A quoi servirent l'exorcisme chrétien, les cruautés zen, le Vaudou, l'amulette, le talisman, le mémorial, la chevalière.

c. La catharsis du théâtre quotidien.

Toutes les sociétés, même celles qui refusent le théâtre formel et distant du MONDE 2, ont pratiqué un certain théâtre quotidien, où des "scènes" (la scène de ménage, de café, de rue) permettent, en plus de quelques abréactions simples, de redistribuer ou simplement de remobiliser les instances et les rôles. En Afrique, la vie courante dramatisée règle, par les allusions verbales et mimées, les tensions pratiques presque aussi sûrement que la palabre règle les tensions plus théoriques par l'argumentation. Pour les cas graves, le Zébola du Zaïre prévoyait hier encore des prises en charge par un groupe restreint vivant pendant un temps à une certaine distance du groupe principal ; on peut croire que l'éloignement et la restriction permettaient, grâce à des performances, une situation et une circonstance simplifiées, un contrôle plus facile de la rythmisation sur l'horizon. Par contre, les tous formels du MONDE 2 favorisèrent les thérapies par relation duale : disciple-maître, croyant-directeur spirituel. L'ingénierie généralisée du MONDE 3 semble transformer la consultation en séance, et surtout fomenter les thérapies groupales avec une base somatique, où l'aspect thérapeutique et l'aspect entrepreneurial sont en tissage.

d. La cure anatomo-physiologique

La médecine est très ancienne. Homo marcheur et technicien a sans doute vite remarqué, quant à son rythme et à l'ouverture de son horizon, les bienfaits de la marche, du jeu, des drogues stimulantes, relaxantes, anesthésiantes, hallucinogènes. D'autant plus que ses mécanismes anatomo-physiologiques devenaient objets de souci par l'évidence organique de la station debout, par l'éducation prolongée d'un nourrisson longtemps incapable de se mouvoir, par la menstruation ostensible et l'accouchement difficile, par les occupations d'éleveurs et d'agriculteurs ayant à "soigner" des plantes et des animaux.

A lire certains papyrus égyptiens de médecine et surtout de chirurgie, on croit comprendre que c'est autour de sa santé, et de celle de ses plantes et de ses bêtes, qu'Homo a commencé de cultiver l'observation transformante, et pas seulement l'observation intimidante que lui proposaient ses astres. Et ainsi à distinguer (a) traitement physico-chimique, (b) magie, (c) soutien sémiotique par des images et des histoires confortantes. Les trois pouvant conspirer pour guérir.

E. LES MAUVAIS ET LES BONS

Les spécimens hominiens, hommes et femmes, passent une partie considérable de leur temps à juger leurs congénères, et à les répartir entre les extrêmes du bien et du mal. Cela tient à tout l'ethos hominien : le besoin d'assurer les distributions sociales, le soutien de l'erreur commune, l'immunité des systèmes, etc. Mais ce travail subjectif répond à une disposition objective, à savoir qu'en raison des capacités de clivages des synodics neuroniques les spécimens hominiens peuvent privilégier en eux-mêmes des dispositions qui finissent par les classer en types moraux.

Et l'on voit que, dans beaucoup de sociétés connues, autour des types centraux comme les moyens, les bons et les mauvais, se sont trouvées des figures remarquables comme le méchant, le monstre, le saint, le juste. Le monstre (monstrare, montrer) est alors celui qu'on ne peut que montrer du doigt sans comprendre ses agissements, tant ils échappent à la norme du groupe. Le méchant (méchoir) désigna d'abord simplement le mal chu, presque le malchanceux, avant de désigner celui qui est mauvais avec une nuance de mauvaise volonté, ou de choix délibéré de mal faire, comme dans "La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants" de Pascal. Le juste est celui qui dans une société privilégie systématiquement ses valeurs prophétiques déjà révélées, non sans quelque défi des réalités matérielles ou sociales. Le saint (sanctus, séparé) ne suit pas les valeurs établies, il en invente de neuves, comme la pauvreté chez saint François d'Assise, sans garantir qu'elles soient compatibles avec l'équilibre ou le bien-être social.

Une chose surtout concerne l'anthropogénie. Le fait que le bon, le moyen, le mauvais, le monstre, le méchant, le juste et le saint assurent la santé du corps social par leur qualité, mais souvent aussi par leur nombre relatif : chaque système et chaque époque appellent globalement leur nombre congruent de saints, de justes, de méchants, etc. Dans le catholicisme romain de la Contre-Réforme, le Baroque ne saurait être pleinement compris sans sa quantité extraordinaire de saints déjà prêts, par leurs mesures ou démesures, à remplir des tableaux baroques peuplant des églises baroques. Comme on ne peut pleinement ressentir toutes les dimensions du Cid et même de Rodogune que si l'on sait que, derrière des murs de cloîtres, circulaient au même moment les mystiques les plus éminents de l'Ecole française.